LA VIERGE MARIE

DU MÊME AUTEUR

Collection « Ames de Saints » : Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ; Saint François d'Assise ; Saint Jean de la Croix ; Saint Vincent de Paul. — Chacun de ces volumes, format in-8 couronne, broché : 4 fr.

Avec Jésus souffrant. — Un volume in-8 couronne, broché : 7 fr.

Le Livre de la Confiance. — Un volume in-18, broché : 2 fr.

Nos Amitiés après la Mort. — Un volume in-32 jésus, broché : 2 fr.

Les Petites Fleurs. — Deux volumes in-16 carré, vendus séparément, broché : 3 fr.

CHANOINE DE SAINT-LAURENT

LA VIERGE MARIE

ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California
L373

AUBANEL FRÈRES
Imprimeurs de N. S. P. le Pape
AVIGNON

4645

Nihil obstat :

Avenione, die 15 februarii 1927.

E. LUCQUIN,
Censor design.

Imprimatur :

Avenione, die 15 februarii 1927.

J. PEYRON,
v. g.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Reproductions, Traductions en toutes langues formellement interdites.

INTRODUCTION

Marie
« notre vie » et « notre douceur »

Quand la Sainte Vierge entre dans une âme, elle y fait éclore un lumineux printemps ; elle en chasse les sombres nuages de la tristesse, du doute, du découragement. Les cœurs qui se donnent sincèrement à elle, sont inondés de clarté, de paix et de bonheur.

Voulez-vous transformer votre vie? Voulez-vous pratiquer facilement ces vertus, qui vous paraissent inaccessibles et que Dieu vous demande pourtant? Voulez-vous connaître ces joies ineffables, que peut seul procurer l'amour de Jésus et qui faisaient les délices des Saints? Voulez-vous expérimenter en vous-même ces merveilles?

Si vous le voulez sérieusement, n'hésitez pas une seconde : adressez-vous à Marie. Il n'existe pas de route plus directe pour aller à Notre-Seigneur.

Nous nous proposons d'étudier dans ces quelques pages la radieuse figure de l'Immaculée. Puissions-nous en la suivant dans les principales étapes de sa vie, apprendre à la mieux connaître pour l'aimer avec plus de tendresse, l'invoquer avec plus de confiance et la servir avec plus de fidélité. Si nous réussissons dans cette entreprise, nous aurons travaillé très efficacement au salut de nos âmes : la dévotion à Notre-Dame est un des signes les plus infaillibles de prédestination.

Marie, chante la liturgie catholique, est *notre vie* et *notre douceur*. « *Vita, dulcedo et spes nostra, salve !* » — Ces paroles si consolantes et si profondes serviront d'introduction dogmatique à ce modeste volume et nous rappelleront le rôle capital, que la Mère du Christ joue auprès de nous.

*
**

Les hérétiques se scandalisent du culte que nous rendons à la Sainte Vierge.

— Comment, disent-ils, osez-vous appeler Marie « votre vie? » Jésus seul est la vie de nos âmes. Il l'a déclaré solennellement à la dernière Cène : « *Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne va au Père que par moi* [1]. » Le Sauveur, qui aimait pourtant sa Mère, ne lui a jamais donné de louanges aussi exagérées.

Voilà la grande objection que nous font les protestants.

Certes, nous reconnaissons hautement ce que Notre-Seigneur est pour nous.

Il a pris un corps semblable au nôtre pour gagner nos cœurs et devenir notre ami. Il a mené pendant trente ans une vie de labeur et d'obscurité pour nous encourager par ses divins exemples. Il nous a révélé les vérités éternelles pour éclairer nos faibles intelligences. Il a subi les tortures horribles de la

1. « *Ego sum via, veritas et vita. Nemo venit ad Patrem, nisi per me* » (Joan., XIV, 6).

Passion, il a souffert et il est mort pour expier nos péchés. Il s'est enfin caché sous les voiles eucharistiques pour se faire la nourriture de nos âmes et le compagnon fidèle de notre exil ici-bas.

Jésus est assurément la vie de nos pauvres cœurs. Enlevez de notre Religion l'Evangile qui nous instruit, le sacrement de Pénitence qui nous ressuscite, l'Eucharistie qui nous alimente, que nous restera-t-il? Nous languirons désespérés dans les ombres de la mort.

Mais cette vie débordante, cette vie divine que nous apporte le Sauveur, nous ne la recevons que par Marie.

Le Messie aurait pu arriver sur la terre, comme Adam, dans la plénitude de sa force et de sa beauté. Rien n'était plus facile à sa Toute-Puissance. Il n'a pas voulu agir ainsi; il est né d'une Vierge.

Marie a formé son corps divin dans son sein immaculé. Elle l'a nourri; elle a veillé sur lui pendant ses premières années; elle l'a gardé près d'elle pendant longtemps. Quand sonna l'heure de l'Immolation suprême, elle

se tenait debout au pied de la croix et de toute son âme déchirée elle offrait au Père son Fils bien-aimé pour le salut des hommes. C'est Marie qui a donné au monde Jésus.

Le rôle sublime de la Vierge Mère ne s'arrête pas là. Notre-Seigneur ne se contente pas d'être venu au monde dans la grotte de Bethléem. Il désire encore naître en chacune de nos âmes : lorsque nous recevons la grâce sanctifiante, c'est la vie de Jésus qui naît en nous.

Mais Notre-Seigneur ne naît pas dans nos cœurs pour y mourir aussitôt ; il veut y grandir, s'y développer : lorsque nous progressons dans la vertu, la vie de Jésus s'augmente en nous.

Or cette naissance et cette croissance mystérieuses de Notre-Seigneur en nous sont l'œuvre de Marie. Il n'est pas permis à un catholique d'avoir le moindre doute sur ce point. Notre-Dame est la dispensatrice des grâces, que le Sauveur nous a méritées par son Sang Précieux : toutes les faveurs du ciel nous arrivent par ses mains. C'est l'en-

seignement unanime de la Tradition catholique.

Votre âme est-elle chancelante? Eprouvez-vous de grandes difficultés à conserver dans votre cœur, parmi les tentations si violentes de ce monde, le trésor de l'amitié divine? Malgré vos bonnes résolutions constatez-vous des chutes et des rechutes fréquentes? S'il en est ainsi, n'en doutez pas, vous vous tenez trop loin de la source des grâces; vous négligez d'appeler Marie à votre secours. Si vous l'aviez invoquée plus fidèlement, vous ne seriez pas tombé.

Votre âme est-elle découragée sous le coup de l'épreuve? Qu'avez-vous donc fait à l'heure de la souffrance? Vous vous êtes abandonné à cette tristesse morne qui paralyse nos forces. Vous avez omis, dans votre abattement, vos devoirs d'état, peut-être même vos pratiques de piété. Il aurait fallu vous jeter instinctivement entre les bras de votre Mère céleste; il aurait fallu la prier à tout prix. Si vous n'aviez plus la force de lui murmurer un simple *Ave*, il aurait fallu l'appeler de son Nom

béni. Aussitôt elle se serait penchée sur vous ; elle vous aurait consolé et réconforté.

Marie est la vie de nos âmes, parce qu'elle nous donne Jésus, l'Auteur de toute vie.

*
**

Elle est encore *notre douceur*.

Elle ne se contente pas de travailler efficacement à notre salut, elle s'ingénie à nous le rendre plus facile ; elle couvre de fleurs sous nos pas l'âpre chemin de la vertu.

Elle a pour nous une tendresse de mère. Elle n'a pas oublié les dernières recommandations, que lui adressait Jésus mourant. Lorsqu'il agonisait sur la Croix, le Sauveur nous a confiés à elle : « *Voici votre enfant* [1] », lui disait-il en lui désignant chacun de nous. Ces paroles se sont gravées profondément dans son cœur si pur et si bon. Depuis lors

1. « *Mulier, ecce filius tuus* » (Joan., XIX, 26).

elle ne cesse de remplir auprès de nous les devoirs de la mère la plus aimante.

Elle sait bien d'ailleurs qu'elle nous est redevable en quelque façon de ses incomparables privilèges. Si nous n'avions pas péché, si nous n'avions pas eu besoin de la Rédemption, aurait-elle connu ces joies, qui dépassent infiniment nos courtes intelligences, les joies de la Maternité Divine? Aussi est-ce avec une sorte de reconnaissance qu'elle se penche sur notre misère pour nous aider.

Que fait la Sainte Vierge pour adoucir notre vie?

Elle intercède auprès de Notre-Seigneur pour écarter de nous les peines et les châtiments, que nous avons si souvent mérités. Comme aux noces de Cana, sa pitié s'émeut de nos détresses; elle adresse une prière à son divin Fils en notre faveur et bien souvent le Cœur si compatissant du Christ se laisse toucher.

Il est pourtant des heures où l'épreuve s'abat sur nous; la souffrance est la grande loi de la vie. Alors Marie procure à ceux qui

l'invoquent une telle abondance de grâces, qu'ils ne sentent plus le fardeau qui les écrasait.

Douteriez-vous que les consolations divines puissent émousser l'aiguillon de la douleur? Lisez l'histoire de ces martyrs japonais, qui chantaient des cantiques, tandis que les flammes du bûcher dévoraient leurs corps; au milieu des tourments ils goûtaient des joies délicieuses et c'est dans l'allégresse que leurs âmes s'envolèrent dans les cieux.

Dans vos épreuves, jetez donc sur Marie un long regard d'espérance et d'amour. Vous apprendrez par votre propre expérience ce qu'ont éprouvé si souvent les grands serviteurs de Notre-Dame.

Les croix sont bien amères; mais, comme le disait le Bienheureux Grignion de Montfort, la divine Mère les *confit* pour nous dans le miel de la divine charité [1].

1. Cf. *Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, chap. V, art. v, § 2. — *Mame*, nouvelle édition.

CHAPITRE I

L'Immaculée Conception

Lorsque Garcia Moreno tomba sous le poignard des assassins qui le frappaient en haine de la Religion, une dernière flamme de vie passa dans ses yeux et il murmura : « Dieu ne meurt pas. » Magnifique parole de foi et d'espoir. Le Tout-Puissant ne peut pas être vaincu.

Cependant quand il voulut extérioriser par l'œuvre de la Création son Amour débordant, ne semble-t-il pas que le Très-Haut ait subi coup sur coup deux échecs?

Il créa des anges pour en faire les compagnons de ses délices infinies. Mais un grand nombre d'entre eux préférèrent la satisfaction

de leur orgueil aux joies béatifiantes de la divine Charité.

Il créa nos premiers parents pour un bonheur, qui dépassait démesurément les aspirations les plus exigeantes du cœur humain. Nos premiers parents se détournèrent avec ingratitude de leur Souverain Bienfaiteur.

Dieu ne pouvait rester sur cette double défaite ; il se devait à Lui-même une revanche éclatante. Alors, si j'ose ainsi m'exprimer, l'Artiste incomparable se remit à l'ouvrage. Il conçut l'idée d'une créature admirable, qui dépasserait en beauté l'homme dans l'éclat de son innocence originelle et dont la radieuse perfection ferait pâlir celle des Anges les plus resplendissants. Quand les temps furent accomplis, il réalisa pleinement ce chef-d'œuvre de son intelligence et de son amour : il fit la Vierge Marie.

Le premier privilège qu'il lui accorda, fut celui de son Immaculée Conception.

*
**

Il importe de bien comprendre en quoi consiste ce privilège unique.

La Conception de Marie ne dérogea point aux lois générales, qui régissent la venue des hommes en ce monde. Notre-Dame ne fut pas formée par la vertu miraculeuse de l'Esprit-Saint, comme devait l'être, un jour, son divin Fils ; elle eut un père et une mère. Mais Dieu qui avait éternellement choisi Joachim et Anne pour donner la vie à la Reine du ciel, les avait élevés à une haute sainteté. Leur mission sublime les place tellement au-dessus des autres Bienheureux, que nous leur devons sans doute des hommages particuliers. Nous l'oublions trop souvent ; c'est bien à tort, car ces grandes âmes jouissent d'un crédit très puissant sur le cœur de leur fille bien-aimée.

Le privilège de l'Immaculée Conception consiste dans l'exemption de cette hérédité fatale que nous apportons en naissant. L'instant qui donne la vie à nos corps, donne la mort à nos âmes. Nous naissons *enfants de colère : natura filii iræ* [1]. Tout le temps de notre existence passagère nous sentons peser lourdement sur nous les conséquences de la

1. Ephes., II, 3.

déchéance originelle. Nous nous laissons séduire par l'erreur. Nous n'avons pas par nous-mêmes la force de résister à toutes nos tentations. Notre chair corrompue est brûlée par le feu maudit de la concupiscence. Nos cœurs sont déchirés par l'épreuve. Nos corps sont torturés par la maladie. L'horrible mort nous terrasse enfin ; suprême ignominie, la pourriture décompose notre cadavre et les vers se disputent notre dépouille. Comme il nous écrase l'anathème, que Dieu a lancé contre le péché d'Adam ! Comme on comprend le cri d'angoisse, que Job poussait dans sa misère : « *Maudit le jour où j'ai été conçu* [1]. »

Au contraire, mille et mille fois béni le jour où fut conçue la Reine du ciel ! A l'instant solennel où Dieu créa une âme pour l'unir à ce petit corps virginal, il la fit sortir toute blanche, toute radieuse, toute pure de ses mains puissantes. Pas une seule minute, pas une seule seconde, pas une seule fraction infinitésimale de seconde, cette âme magnifi-

1. « *Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : conceptus est homo* » (Job, III, 3).

que ne fut souillée par la faute originelle. Pas une seule fraction infinitésimale de seconde, le démon ne put jeter sur Marie un regard d'orgueil haineux et la convoiter comme sa proie. Il fut pris à ce spectacle d'une rage terrible; il reconnut en elle la Femme promise, l'Immaculée, qui devait lui écraser la tête sous son talon virginal.

Comme Marie fut préservée du péché originel, il s'ensuit logiquement qu'elle ne devait pas être soumise aux conséquences de ce péché.

Contemplez l'âme de la Sainte Vierge. Aucune étroitesse n'amoindrissait son intelligence, la plus profonde, la plus vive, la plus éclairée qui fût jamais, après celle de Notre-Seigneur bien entendu. Aucune défaillance ne déparait sa volonté, la plus forte, la plus ardente, la plus enthousiaste qui fût jamais. Aucun égoïsme ne rétrécissait son cœur, le plus vaste, le plus généreux, le plus aimant qui fût jamais.

La gloire de son Immaculée Conception rejaillit sur son corps. La concupiscence, qui

cause en nous de si terribles ravages, ne se faisait pas sentir en elle. La maladie ne pouvait pas l'atteindre. Enfin Notre-Dame ne devait pas être soumise, comme le reste de l'humanité, à la douleur et à la mort. Dieu pourtant a voulu qu'elle souffrît et qu'elle mourût, afin qu'elle connût nos détresses par sa propre expérience et que sa pitié pour nous se fît plus maternelle et plus compatissante.

Nous n'avons encore étudié qu'une partie de ce grand mystère. Le Très-Haut ne se contenta pas de créer Marie en état de grâce, comme il l'avait fait pour les Anges et pour nos premiers parents. Il orna son âme de toutes les vertus à un degré si éminent, que nos esprits ne peuvent concevoir une pareille splendeur. Les théologiens nous enseignent que la Sainte Vierge, en ce premier instant, dépassait en perfection non seulement l'Ange le plus élevé, mais encore tous les Anges et tous les Saints réunis.

Cette radieuse beauté est tellement incomparable qu'elle arrache à l'Esprit-Saint, dans

les Ecritures, un cri d'admiration : « O ma Sœur, ô mon Epouse, vous êtes toute belle; il n'y a pas de tache en vous. » *Tota pulchra es et macula non est in te* [1].

*
**

Lorsque le Pape Pie IX définit le dogme de l'Immaculée Conception, l'univers catholique tressaillit d'allégresse. Les canons du château Saint-Ange, où le drapeau pontifical flottait encore dans la vive lumière de Rome, annoncèrent au monde l'heureuse nouvelle. Dans tous les pays les fidèles firent éclater leur joie; dans beaucoup de grandes villes ils pavoisèrent spontanément leurs demeures et les illuminèrent.

On comprend que des cœurs chrétiens se réjouissent de voir s'ajouter un nouveau fleuron de gloire à la couronne de leur Mère. Mais ce privilège de la Sainte Vierge apporte-t-il quelque bien-être moral à nos âmes? N'élève-t-il pas au contraire Notre-Dame à

1. Cant., IV, 7.

de telles sublimités, qu'il l'éloigne davantage de notre misère?

Nous aurions le sens bien peu catholique si nous ne trouvions pas dans l'Immaculée Conception de Marie le fondement de sa bonté presque infinie.

Tout homme porte en soi une générosité foncière, qui le rend capable à de certaines heures des plus admirables dévouements. Ceux qui n'ont pas vécu sur les champs de bataille ne sauront jamais quels héroïsmes peuvent jaillir d'une âme humaine. Que de jeunes gens ont sollicité des missions périlleuses pour les éviter à des camarades plus âgés! Ils savaient à quels dangers ils s'exposaient, mais ils allaient à la mort, le sourire aux lèvres; ils pensaient que leur sacrifice conserverait un père à de petits enfants qui souriaient là-bas dans la blancheur de leurs berceaux.

Malheureusement des obstacles nombreux empêchent cette générosité native, magnifique vestige de notre beauté première, de s'épanouir complètement. Nous connaissons ces

obstacles par notre propre expérience. Quand notre cœur s'émeut à la vue d'une misère, l'aigre voix de l'intérêt ne couvre-t-elle pas souvent le cri spontané de notre compassion? L'amour du bien-être, du plaisir ne nous empêche-t-il pas de nous rendre attentifs aux souffrances du prochain? C'est notre égoïsme qui paralyse et parfois étouffe complètement notre bonté.

La Reine du Ciel ne connaît pas ces petitesses. Nous le disions tout à l'heure : aucun égoïsme ne pouvait arrêter en elle l'élan miséricordieux de la pitié et de la tendresse.

Il y a plus encore. Quand Dieu créa l'âme de Marie, il en fit l'image la plus ressemblante de ses Perfections adorables. Or il est infiniment bon : cette bonté l'a poussé à nous combler de bienfaits de plus en plus merveilleux; elle a conduit le Verbe Incarné à la folie suprême de la Croix. — Comme son Fils la Sainte Vierge porte en son cœur un brasier d'amour, qui ne cesse de brûler pour nous. Elle n'aurait pas hésité à sacrifier mille et mille fois sa vie pour notre bien. Au Cal-

vaire, si ses douleurs n'eurent pas une valeur infinie comme celles de Jésus, puisqu'elle n'était qu'une pure créature, elles égalèrent presque en intensité celles du Sauveur; ce fut par un véritable miracle qu'elle ne tomba pas morte au pied de la croix.

Ne semble-t-il pas que Notre-Dame ait voulu nous expliquer elle-même les relations, qui existent entre sa pureté originelle et sa bonté? Rappelez-vous la grotte merveilleuse, où elle a établi sur les bords du Gave le trône de sa miséricorde. Les prodiges s'y renouvellent sans trêve. Or que répondit la blanche apparition à Bernadette, qui l'interrogeait? Elle joignit les mains; son visage s'éclaira d'un sourire plus lumineux encore et levant les yeux au ciel avec l'expression d'une ineffable reconnaissance elle dit : « Je suis l'Immaculée Conception. » En s'exprimant ainsi elle nous disait implicitement : « Remerciez avec moi le Très-Haut de m'avoir préservée de la souillure originelle. C'est parce que je suis la Toute-Pure que je suis pour vous la Toute-Bonne. »

*
**

Puissent ces considérations vous inspirer une foi pratique, inébranlable, en la bonté de Marie. Croyez fermement, avec Saint Bernard, que vous n'invoquerez jamais en vain votre Mère du Ciel.

Confiez-lui les intérêts de votre âme. Elle vous fortifiera dans vos tentations. Elle vous donnera une petite étincelle de son amour pour Jésus et cette étincelle allumera dans votre âme le feu si doux de la divine charité.

Confiez-lui les peines de votre cœur. Etes-vous blessé par ces ingratitudes et ces froideurs, si cruelles lorsqu'elles viennent de personnes tendrement aimées? Etes-vous brisé par ces deuils, qui tuent tout d'un coup la joie de nos pauvres existences? Racontez vos chagrins à Marie : elle vous consolera et vos larmes de tristesse se changeront en pleurs de reconnaissance.

Confiez-lui vos soucis matériels. Elle arrangera vos affaires au mieux de vos intérêts véritables.

Dans toutes vos difficultés, en toute circonstance, à tout moment regardez la douce Etoile de la mer; invoquez Marie. *Respice stellam, voca Mariam* [1].

1. Saint Bernard. Deuxième Homélie sur les paroles de l'Evangile : « *Missus est angelus Gabriel...* », péroraison du discours.

CHAPITRE II

La Nativité de la Sainte Vierge

De longs jours s'étaient écoulés depuis l'instant où Dieu avait enfin réalisé le chef-d'œuvre de sa création. L'âme de Marie informait depuis neuf mois son petit corps virginal. L'heure de sa bienheureuse naissance approchait.

L'accablant été de la Palestine touchait à sa fin. Le soleil plus clément versait sur l'opulente plaine de la Samarie de larges flots d'or et faisait mûrir dans les riches vergers les fruits de l'automne. Ce fut par une magnifique journée de septembre, tandis que la nature se parait de sa radieuse beauté, que dans la blanche cité de Nazareth vint au monde la très Sainte Vierge.

Elle naquit assez probablement dans la maison même où devait s'accomplir plus tard le grand mystère de l'Incarnation, où Jésus devait passer dans les exercices du travail et de la prière le temps de son enfance et de sa jeunesse.

Les Anges ne saluèrent pas par leurs chants d'allégresse, comme ils devaient le faire pour le Sauveur, l'avènement de leur glorieuse Reine. Invisibles aux yeux des mortels, ils tinrent pourtant à honneur de monter la garde auprès de l'humble berceau, sur lequel veillaient amoureusement Saint Joachim et Sainte Anne.

La prophétie d'Isaïe venait de s'accomplir. La souche dix fois séculaire de Jessé avait poussé une nouvelle tige. Encore quelques années et sur cette tige allait s'épanouir la Fleur éternelle, le Verbe Incarné.

Une aurore d'espérance se levait sur le monde, plongé depuis quatre mille ans dans les ténèbres de la douleur et de la mort : le Soleil divin allait bientôt paraître.

*
**

Le jour où naquit la Reine du ciel fut un des plus beaux dans l'histoire de l'humanité : il annonçait à la terre maudite l'heure prochaine de la libération si longtemps attendue. Aussi lorsque l'Eglise commémore ce grand événement, elle laisse éclater son enthousiasme : « Votre nativité, ô divine Mère, chante-t-elle dans son office, fut le principe d'une joie universelle. » *Nativitas tua... gaudium annuntiavit universo mundo* [1].

Nous avons peine à comprendre quel immense soulagement la naissance de Marie promettait au monde. Nous nous lamentons beaucoup sur le malheur des temps ; de tous côtés, surtout dans la classe ouvrière, s'élèvent des plaintes et des récriminations. Assurément les travailleurs ont droit à vivre de leur labeur ; ce serait une injustice criante de repousser en bloc toutes leurs revendications. Il leur arrive pourtant d'exagérer quelquefois la misère de leur situation : ne vont-ils pas jusqu'à se proclamer « les damnés de la terre? » Cependant nous qui vivons dans une

1. *Ad Matutinum, Respons. post lectionem 6*am.

atmosphère imprégnée malgré tout de christianisme, nous sommes, même les plus malheureux, les privilégiés de la Providence. Nous semblons ignorer dans quelle horrible détresse gémissait le monde antique.

Le péché de nos premiers parents avait porté des fruits de mort. Jusqu'à la venue du Sauveur la malédiction du Très-Haut frappa la pauvre humanité avec une épouvantable rigueur.

Adam avait mangé le fruit défendu dans le fol espoir de devenir semblable à Dieu. Voici qu'avec une ironie terrible Dieu l'avait dépouillé de ses magnifiques privilèges et l'avait réduit à une extrême misère. La société ancienne était fondée sur l'écrasement du faible, sur le mépris de la dignité humaine. La plus grande partie de l'humanité subissait les tortures de la servitude. Rome elle-même, qui se montrait si fière de sa civilisation, considérait la multitude de ses esclaves comme un immense troupeau destiné à la boucherie. Le maître pouvait les envoyer à la mort pour le seul plaisir de se distraire. Parfois les

patriciens si raffinés de la ville impériale faisaient jeter ces malheureux en pâture aux poissons de mer qu'ils conservaient dans leurs viviers ; rien ne flattait autant leur gourmandise que les délicieuses murènes engraissées de sang humain.

La détresse des âmes était plus douloureuse encore. Adam avait cru pouvoir se passer de Dieu ; il s'était détourné avec ingratitude de son Souverain bienfaiteur. Voici que Dieu s'était retiré de sa créature.

Il ne l'avait pourtant pas abandonnée complètement. Il lui parlait à de rares intervalles. Il lui avait annoncé l'apparition future d'une Vierge, qui écraserait le serpent sous son talon immaculé. Il suscitait des prophètes au sein de son peuple ; mais il se cachait dans sa lumière inaccessible.

Il n'avait pas tari entièrement la source des grâces. Il ne refusait pas son pardon au pécheur repentant, mais il ne l'accordait qu'à la contrition parfaite ; les âmes, si faibles parmi les tentations de la chair, privées des secours spirituels que nous possédons main-

tenant en abondance, tombaient par milliers dans le gouffre infernal.

Pauvres hommes des temps anciens! Ils sentaient si vivement leur petitesse et leur fragilité, qu'ils éprouvaient dans leur angoisse le besoin d'avoir auprès d'eux un protecteur céleste. Comme l'Etre spirituel de Dieu échappait à leurs sens grossiers, ils se façonnaient des idoles pour y placer leur suprême espérance. Hélas! ces statues étaient sourdes; elles n'entendaient pas les cris déchirants que poussèrent à leurs pieds quarante siècles de détresse.

Voici que l'horrible cauchemar où l'humanité se débat, va se dissiper comme l'épais brouillard de la nuit à la douce clarté de l'aurore. Le cadran de l'éternité marque l'heure des infinies miséricordes. La naissance de Marie a commencé l'œuvre de la Rédemption. Dans son berceau la Mère du Sauveur illumine la terre désolée par la grâce de ses premiers sourires. Jésus paraîtra bientôt et dans son Sang Précieux il effacera la sentence de notre condamnation.

Le monde, qui a tant souffert, connaîtra enfin les joies de la liberté et de la paix.

L'esclavage sera partout aboli et la dignité humaine sera désormais respectée.

Les Sacrements feront jaillir en abondance les flots de la grâce; nous n'avons qu'à nous pencher pour y puiser sans limites le pardon, le courage et la vie qui ne meurt pas.

Le Dieu qui se cachait dans son Paradis, va descendre sur la terre; il ne quittera plus les hommes. Après son Ascension Jésus restera parmi nous sous les voiles eucharistiques, et quand au dernier jour la Présence réelle abandonnera les tabernacles détruits, il règnera visiblement sur le peuple glorieux des élus ressuscités.

Voilà les grandes joies qu'annonce la naissance de Marie. *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.*

*
**

La Nativité de la Sainte Vierge fut donc un des événements capitaux de l'histoire. Exa-

minons maintenant comment cet événement fut accueilli ; nous puiserons dans cette méditation des enseignements salutaires pour notre vie intérieure.

Les Saints Pères ont décrit le retentissement que la naissance de l'Immaculée eut dans le monde invisible.

Ils nous montrent le ciel transporté par un ineffable enthousiasme. Les Anges ne trouvaient pas de louanges assez dignes pour féliciter l'adorable Trinité d'avoir créé celle qui était la Fille privilégiée du Père, qui devait être la Mère du Verbe et l'Epouse du Saint-Esprit. Ils ne se lassaient pas d'admirer les beautés de leur petite Reine. Ces Bienheureux Esprits, que la conversion d'une seule âme met en fête, se réjouissaient de voir paraître le *Refuge* assuré *des pécheurs ;* ils savaient que Marie serait un jour la *Porte du Ciel* et qu'elle ne refuserait jamais l'entrée du royaume éternel à ceux qui l'invoqueraient avec confiance.

Les Saints Pères nous racontent aussi l'immense soupir de soulagement que poussèrent

dans les limbes les justes, morts depuis l'origine du monde. Ils nous montrent dans les enfers la fureur des démons, qui virent approcher la fin de leur domination tyrannique. Ils se livrent sur ce sujet à de vastes développements.

Cette naissance de Marie, qui ravissait les cieux et terrifiait les anges déchus, comment fut-elle accueillie sur la terre?

Quelques années plus tard, la nativité de Saint Jean-Baptiste fut accompagnée de miracles, qui frappèrent vivement l'imagination populaire. Les habitants de la Judée se demandaient avec admiration : « Que deviendra cet enfant, dont tant de prodiges saluent l'arrivée en ce monde? » *Quis, putas, puer iste erit?*[1] — La mission sublime de Marie dépasse de beaucoup celle du Précurseur. Cependant rien d'extraordinaire ne signale aux foules l'apparition de celle que Dieu avait promise aussitôt après la chute et que les prophètes avaient annoncée à plusieurs reprises dans le cours

1. Luc, I, 66.

des siècles. La Vierge Immaculée naît au milieu de l'indifférence universelle.

Dans le petit bourg de Nazareth, où d'après certaines traditions vivaient Saint Joachim et Sainte Anne, on ne fait pas attention à la nouvelle arrivée. Elle porte dans ses veines le sang de David, mais sa famille est déchue de son ancienne splendeur. Qui s'occupe de ces pauvres gens?

Il y a plus encore. Anne et Joachim étaient restés longtemps sans enfants; Dieu s'était enfin laissé toucher par leurs prières. Ils voyaient en Marie un gage de la bonté céleste à leur égard. Mais ils ne soupçonnaient rien des trésors dont le Très-Haut avait comblé l'âme de leur fille : ils ne connaissaient pas les merveilles de son Immaculée Conception; ils ne savaient pas qu'ils berçaient entre leurs bras la future Mère du Sauveur.

Quant aux Juifs qui vivaient à cette époque, ils se plongeaient dans le plus noir découragement. Ils avaient perdu leur liberté politique; depuis longtemps la voix des prophètes se taisait : ils se croyaient abandonnés de la Providence, au moment même où com-

mençait à s'accomplir au milieu d'eux l'œuvre de l'infinie Miséricorde.

Les faits que nous venons d'exposer sont assez éloquents, pour que nous n'insistions pas sur les leçons à en tirer.

Que l'obscurité où naît Notre-Dame nous apprenne à faire peu de cas des grandeurs humaines. Sachons regarder d'un œil chrétiennement indifférent ces vanités périssables, que le Christ a méprisées pour sa Mère : si elles avaient eu quelque valeur, il ne les lui aurait pas refusées.

Apprenons aussi, dans ce grand mystère, à ne nous décourager jamais. L'Immaculée vient au monde, lorsque les Juifs se désespèrent et croient tout perdu. Profitons de cette leçon. Nous appelons le ciel à notre secours; nous ne sommes pas exaucés sur le champ et nous tombons dans la tristesse. Dieu attend parfois que nous nous sentions au bord de l'abîme pour nous tendre la main. Ne quittons donc pas si facilement notre prière; le Très-Haut interviendra au moment où nous nous croirons définitivement abandonnés. De

la confiance, une confiance sans limites ! Nous en serons largement récompensés.

*
**

Saint Thomas de Villeneuve expliquait dans un sermon que Marie est la divine aurore, non seulement pour le monde, mais encore pour chaque âme en particulier. Il rappelait à ses auditeurs la grande vérité, que nous enseigne la tradition catholique : lorsque la dévotion à la Sainte Vierge pénètre dans une âme, cette âme porte en soi le signe de sa prédestination.

Désirez-vous fermement vous sauver ? Honorez fidèlement Marie.

Voulez-vous assurer le salut de ceux qui vous sont chers ? Obtenez d'eux qu'ils ne passent aucun jour sans réciter quelque prière à Marie.

Un serviteur de Notre-Dame ne peut pas périr, dit la Tradition catholique : *Servus Mariæ non peribit.* Il chantera dans l'éternité les miséricordes de Jésus et de sa très Sainte Mère.

CHAPITRE III

Le Saint Nom de Marie

Huit jours après la naissance de l'Immaculée, son père et sa mère réunirent leur parenté dans leur modeste demeure. Selon la coutume juive, ils allaient en présence de la famille entière imposer un nom à la gracieuse enfant, que le ciel avait accordée à leurs prières.

Dieu, qui ne signala pas par des prodiges extérieurs l'arrivée au monde de la Sainte Vierge, avait pourtant choisi de toute éternité l'auguste nom, que devait porter la Mère du Sauveur. Tandis que Joachim et Anne attendaient avec une impatience joyeuse la réalisation de leurs espérances, le grand messager des miséricordes infinies, l'Ange Gabriel, était

venu les visiter; il leur avait révélé le nom béni, que le Très-Haut s'était réservé de donner lui-même à leur fille.

Autour du berceau où souriait la Reine du ciel, la famille ne prolongea pas ses délibérations. Les parents de la Sainte Vierge parlèrent les premiers; ils manifestèrent leur volonté de la façon la plus nette : ils appelèrent leur enfant « Marie ».

Dieu a caché dans ce nom très doux des significations si profondes, que nous en ferons l'objet de nos méditations.

*
**

Les commentateurs les plus autorisés nous enseignent que *Marie* veut dire, en premier lieu, *Souveraine*. De fait la Vierge Immaculée règne glorieusement sur la terre par le culte que nous lui rendons et dans les cieux par l'éclat de sa puissance et de sa beauté. Son divin Fils a voulu que la création tout entière fût soumise à son sceptre d'amour.

Considérez cependant quel étrange spectacle cette Reine incomparable nous présente

pendant sa vie mortelle. Ne semble-t-elle pas unir en elle les deux extrémités les plus violemment contradictoires? A l'humilité la plus obscure elle joint la plus incompréhensible des grandeurs.

Ne cherchez pas à cette Souveraine un palais magnifique, où d'innombrables serviteurs se tiennent attentifs à prévenir ses moindres désirs. Elle habite à Nazareth une blanche maisonnette qui s'accroche au flanc de la colline, une maisonnette si peu confortable que les plus pauvres de nos jours n'en voudraient pas. Cette étroite masure, qui se divise en deux pièces d'inégales dimensions, couvre à peine une surface de cinquante mètres carrés. C'est là qu'elle demeure avec Joseph et Jésus, le Fils éternel de Dieu qui est aussi son fils, le fruit béni de ses entrailles.

Tandis que le Sauveur rabote avec son père adoptif de lourdes planches, à quoi s'occupe cette créature privilégiée entre toutes? Elle fait la cuisine, elle lave le linge et le raccommode, elle vaque au soin de son pauvre

ménage. Etrange Souveraine en vérité; elle ressemble plus à une humble servante qu'à une grande reine. Mais dans ses travaux si modestes elle met un tel amour, que le parfum de cette prodigieuse vertu enivre le cœur de Dieu. Et de là-haut les Anges se penchent avec admiration pour mieux contempler cette splendeur incomparable, qui fait pâlir leur gloire.

Il y a plus. Nous avons vu de quelles richesses Dieu avait comblé l'âme de Marie au moment de son Immaculée Conception. Depuis lors la Vierge, qui avait eu dès le premier instant l'usage de sa raison, n'avait cessé de croître en grâces et en vertus, dans des proportions qui déroutent nos faibles calculs. D'autre part, Notre-Seigneur qui a posé sur le front de ses Saints l'auréole des thaumaturges, avait aussi très certainement accordé à sa Mère le don des miracles au degré le plus éminent.

Cependant jusqu'au jour où Notre-Seigneur remonta triomphalement dans les cieux, la Sainte Vierge ne fit aucun de ces prodiges qui

enthousiasment les foules. Jésus parcourait la Palestine guérissant les malades et ressuscitant les morts. Les Apôtres, Judas lui-même, chassaient les démons au nom de leur Maître. Marie reste silencieusement dans sa petite maison, et lorsqu'elle assiste parfois aux discours de son Fils, elle passe inaperçue dans la multitude des auditeurs.

Voilà bien pour la Reine des Anges et des hommes la plus profonde obscurité.

Mais en même temps Marie possède la plus prodigieuse autorité qui ait jamais existé sur la terre. Le César qui vit à Rome dans les magnificences de son palais, commande à des millions d'hommes. A peine peut-il connaître le nombre fantastique de ses sujets : l'Europe obéit à ses lois; une partie de l'Asie, une partie de l'Afrique sont soumises à son sceptre. — Sur la terre Marie ne commande qu'à un seul être humain; mais cet homme est plus grand que tous les rois, plus glorieux que tous les Anges. Cet homme est le Dieu qui a créé les mondes par la seule parole de son Pouvoir infini. Parce qu'il est véritable-

ment son Fils, Jésus doit à Marie, en stricte justice, son respect, son amour et son obéissance.

Nous avons déjà reconnu dans l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge le fondement de sa bonté presque infinie; il nous faut saluer maintenant dans sa Maternité divine le fondement de sa puissance presque sans limites.

Vous savez quel immense crédit Dieu accorde au ciel à certaines âmes privilégiées. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, par exemple, avait annoncé sur son lit de mort qu'elle ferait tomber sur la terre une pluie de roses. Sa gracieuse prédiction se réalise chaque jour de façon merveilleuse. — Si Notre-Seigneur confère un tel pouvoir à une simple religieuse, morte à la fleur de sa jeunesse, que fera-t-il donc pour la plus haute, la plus vertueuse, la plus belle de ses créatures; pour celle qui a formé dans son sein virginal son Corps divin?

Gravons donc profondément dans nos cœurs l'enseignement que nous donne la grande voix de la Tradition : dans les cieux Jésus réalise

les moindres désirs de sa Mère, comme il exécutait ponctuellement ses ordres sur la terre. Sur la médaille miraculeuse Notre-Dame a voulu se faire représenter les mains ouvertes, répandant sur le monde, non pas une pluie de roses, mais des torrents de grâce, de lumière, de sainte joie. Si vous voulez être exaucé sûrement et rapidement, adressez-vous à la Vierge Immaculée.

*
**

Le Nom de Marie signifie encore *amère*.

Le Prophète Isaïe annonçant au monde le Messie futur l'avait appelé « l'homme des douleurs » : *virum dolorum* [1]. Notre-Dame, qui fut la plus parfaite Imitatrice de Notre-Seigneur, fut la Vierge douloureuse : *Mater dolorosa*.

La souffrance est la grande rédemptrice. C'est par elle que Marie s'est associée au pied de la Croix à l'œuvre de notre libération. C'est par l'épreuve chrétiennement acceptée

1. Isaie, LIII, 3.

que nous nous sauvons nous-mêmes. C'est par la souffrance enfin que nous pouvons obtenir la grâce du salut aux âmes qui nous sont chères.

Cette vérité semble austère; elle est moins terrible qu'elle ne le paraît au premier abord. Le Dieu, infiniment miséricordieux et infiniment bon qui nous envoie la douleur, nous envoie toujours avec elle une force, parfois même une consolation et une douceur. La souffrance est dans nos vies la messagère mystérieuse de la vraie joie. Ce principe éclate d'une manière saisissante dans l'histoire de la Sainte Vierge.

Pendant l'enfance de Jésus, Marie ressentit dans son cœur d'inexprimables angoisses. Elle le vit naître dans une pauvre étable; elle entendit la sinistre prédiction du vieillard Siméon; elle dut fuir en Egypte pour soustraire son précieux trésor à la rage meurtrière d'Hérode; elle perdit son Enfant à Jérusalem et ne le retrouva qu'après trois longs jours de larmes et d'agonie. Elle avait constamment présent à l'esprit l'horrible tableau

dans lequel Isaïe a décrit à l'avance les tortures du Messie. — Mais en revanche que d'ineffables consolations! Son Fils grandissait entre ses bras; il vivait avec elle dans une intimité profonde; il illuminait son âme virginale par son divin sourire; il lui prodiguait les caresses les plus tendres de son amour infini.

Pendant la vie publique du Sauveur Marie souffrit encore. Notre-Seigneur quitta la petite maison, où ils avaient passé de si nombreuses années ensemble. Mais elle le voyait souvent; elle assistait parfois à ses triomphes. Alors la voix du Maître qui séduisait les foules, jetait le cœur de la Vierge dans une extase de bonheur.

Sur le Calvaire Marie subit un horrible martyre. Elle vit son Enfant, qu'elle avait soigné avec tant de dévouement, couronné d'épines, ruisselant de sang, cloué sur la Croix. Elle le vit agoniser et mourir. Mais elle savait que l'heure de la victoire définitive sonnerait bientôt et que Jésus ressusciterait le troisième jour dans une immortelle jeunesse.

Après l'Ascension du Maître, Marie trouva cruellement déserte cette terre, où son Fils ne partageait plus sa vie comme autrefois. Mais Notre-Seigneur se montrait à sa Mère et se donnait à elle dans l'Eucharistie.

Puis arriva enfin le moment de sa très douce mort. Comme Jésus, l'Immaculée monta triomphalement au ciel dans son corps glorieusement ressuscité. Le douloureux hiver avait pris fin : c'était dorénavant pour elle le printemps de l'éternité.

Quelle doit être en face de la douleur l'attitude d'une âme chrétienne? — Il faut l'accepter avec foi et humilité.

Avec foi, parce qu'elle est un don de Dieu. Elle procure de grands biens à qui en fait un saint usage.

Avec humilité, parce que nous sommes très faibles. Si la grâce ne nous aide, nous succomberons sous le fardeau de l'épreuve; quand Notre-Seigneur nous l'envoie, demandons-lui de nous accorder et la force pour la supporter et les consolations profondes que nous promet toute souffrance providentielle.

Faut-il aller plus loin? Faut-il désirer l'épreuve? Faut-il la réclamér comme une faveur de choix? — Parlons avec franchise.

Il circule, de nos jours, des ouvrages de piété d'une exagération dangereuse. On y vante les avantages de la douleur, en oubliant que seul l'amour de Dieu fait le mérite; on y appelle les âmes à s'offrir au Très-Haut en *victimes*. Je reconnais avec l'Eglise que Dieu choisit parfois des âmes pour en faire des victimes de sa Justice; mais ce sont des cas très rares, même dans l'histoire des Saints. Tant que Notre-Seigneur n'a pas manifesté sa volonté d'une manière très nette et depuis un temps considérable, nul n'est en droit de se croire appelé à des épreuves exceptionnelles. Agir autrement, demander spontanément à Dieu la souffrance, serait un orgueil insensé, une imprudence folle. Saint François de Sales, qui fut assurément un directeur éclairé, ne donnait pas d'autre enseignement que celui-là. Sanctifions-nous dans la pratique de nos devoirs quotidiens et laissons au Bon Maître le soin de nous envoyer ce qui nous conviendra le mieux.

*
**

Prenons l'habitude d'invoquer souvent le nom de Marie; Dieu a communiqué une telle puissance à ce nom béni qu'il suffit à opérer des merveilles. Il met en fuite les démons, qui ne peuvent l'entendre sans être saisis d'épouvante; il dissipe les tentations les plus violentes et rétablit les âmes dans la confiance et la sérénité.

Notre-Dame a révélé à Sainte Brigitte qu'elle venait assister elle-même à l'heure de leur mort les fidèles qui invoquaient fréquemment son Nom pendant leur vie.

Saint Jean de Dieu, qui avait fondé un Ordre religieux, encore florissant, se trouvait sur son lit de mort. Il avait reçu les derniers sacrements et attendait le moment de comparaître devant le Souverain Juge. Il avait toujours espéré recevoir à cet instant suprême la visite de la Vierge Immaculée; mais elle ne se montrait pas et le Saint paraissait découragé. L'agonie suivait son cours. Soudain le visage du mourant se transfigura; la

Reine du ciel venait de lui apparaître : « Jean, lui dit-elle avec un maternel sourire, me crois-tu donc capable d'abandonner mes dévots serviteurs à un pareil moment? » Ce fut dans les bras de Marie qu'il rendit son dernier soupir.

CHAPITRE IV

La Vie de la Sainte Vierge au Temple

Saint Joachim et Sainte Anne s'étaient montrés reconnaissants envers Dieu, qui avait réalisé contre toute espérance leur plus cher désir. Ils lui avaient promis de consacrer leur enfant au service du Temple; probablement même ils s'y étaient engagés par vœu.

Cette pratique ne présentait d'ailleurs rien d'exceptionnel dans l'histoire du peuple élu. Nous savons que dès les temps les plus reculés un certain nombre de jeunes filles étaient attachées à la Maison du Seigneur : elles y passaient les années de leur enfance; elles y restaient jusqu'au moment de leur mariage. Elles recevaient là l'éducation, que l'on don-

nait communément aux femmes d'Israël. La Sainte Ecriture nous les montre, en plusieurs passages, partageant leurs journées entre le travail et la prière. Elles brodaient les linges fins et les somptueux ornements de pourpre frangés d'or, qui servaient au culte. Elles rehaussaient par leurs chants la magnificence des cérémonies liturgiques. Elles formaient enfin, dit le livre des Rois, une garde d'honneur devant l'entrée du Tabernacle.

Lorsque la Vierge Marie eut atteint l'âge de trois ans, ses pieux parents exécutèrent leur promesse. Malgré l'immense chagrin que devait leur causer la privation de leur fillette si gracieuse, si caressante et si douce, ils la conduisirent à Jérusalem.

L'Immaculée, qui avait eu dès le premier instant l'usage de sa raison, comprenait la portée de cet acte. Elle qui s'était déjà consacrée entièrement au Seigneur, elle se redonna pleinement à Lui en ce jour dans tout l'élan de sa volonté et de son amour.

Sa ferveur ne l'empêcha pas de sentir vivement l'amertume de son sacrifice. Plus les âmes se rapprochent de Dieu, plus elles

deviennent aimantes et bonnes : le cœur si affectueux de Marie se déchira au moment de quitter ses parents. Mais dans cet âge si tendre elle gravit sans faiblesse les longs escaliers du Temple et disparut dans la Maison de Dieu.

*
**

Tandis que la Reine du ciel mène pendant quinze ans à l'ombre du sanctuaire cette vie cachée, dont je viens de décrire en quelques mots la trame très ordinaire, inclinons-nous respectueusement devant elle. Demandons-lui la permission de nous pencher sur son âme et d'en étudier les vertus, qui en font le jardin préféré du Très-Haut.

Comment pensez-vous que se considérait cet incomparable chef-d'œuvre du Seigneur, la plus belle de toutes les créatures après l'Humanité sainte du Sauveur?

Assurément Marie savait qu'elle avait reçu des faveurs exceptionnelles. L'absence de toute tentation intérieure, l'incendie d'amour qui brûlait son cœur, les ravissements ineffa-

bles qui lui étaient fréquemment accordés sans éveiller d'ailleurs l'attention de son entourage, lui prouvaient à n'en pas douter l'immensité des miséricordes divines à son égard.

Au Temple de Jérusalem elle ne connaissait cependant pas toutes ses grandeurs. Il semble douteux qu'elle ait su le privilège unique de son Immaculée Conception. En tout cas elle ignorait que le Fils de Dieu l'avait choisie de toute éternité pour prendre un corps dans son sein. Elle se serait estimée très heureuse de devenir la petite servante de cette Vierge glorieuse, qui devait être un jour la Mère du Messie. Elle ne soupçonnait pas l'honneur qui l'attendait.

Ecoutez ce qu'elle a révélé à cette Sainte Elisabeth, qui fut religieuse de l'Ordre bénédictin : « Tenez pour certain, lui dit-elle, que je me regardais comme la créature la plus vile et la plus indigne des grâces de Dieu. » *Me reputabam vilissimam et gratia Dei indignam* [1].

1. Cité par Saint Alphonse de Liguori dans les *Vertus de Marie.*

Ne vous étonnez pas d'entendre une pareille déclaration. Après Notre-Seigneur personne n'a compris aussi profondément que Marie l'immensité du Très-Haut et le néant de la créature. Elle savait que par sa nature humaine elle n'était rien. Elle rapportait uniquement à Dieu les vertus qui ornaient son cœur; elle ne s'en attribuait aucun mérite et en présence du Père céleste elle se plongeait dans un abîme incommensurable d'abaissement.

Cette humilité de la Sainte Vierge rejaillissait sur sa conduite extérieure. Nul enfant ne se montra plus docile à ses maîtres. On lui enseignait bien des choses, qu'elle ne savait pas de science infuse : on lui apprit à lire dans la Bible, on lui apprit à coudre et à broder; Marie faisait des progrès rapides. Les prêtres lui enseignaient encore les choses divines, où elle était incomparablement plus avancée qu'eux; elle écoutait leurs leçons avec une attention respectueuse et se conformait de point en point à leurs avis.

L'humilité de la Sainte Vierge la rendait prévenante et serviable à l'égard de ses peti-

tes compagnes. Comme elle l'a révélé à Sainte Mechtilde, tandis qu'elle se plongeait dans la considération de son néant, elle se plaisait à admirer leurs jeunes vertus. Jamais il ne lui vint à l'esprit de se préférer à la moindre d'entre elles.

Cette humilité si rare charmait l'adorable Trinité ; elle mérita une sublime récompense : elle attira dans les chastes entrailles de Notre-Dame le Verbe incarné. Si l'Immaculée plut au Très-Haut par sa pureté sans tache, dit Saint Bernard, ce fut par son humilité qu'elle devint la Mère de Dieu : *Virginitate placuit, humilitate concepit* [1].

*
**

Cette étude ne doit pas rester dans les sphères stériles de la spéculation ; il faut en tirer des conclusions pratiques.

Parlons avec une franchise brutale, une impitoyable cruauté. Que la Vierge si humble

1. Saint Bernard, *Homil. super Missus est.*

et si douce daigne me dicter des mots justes et salutaires.

Tout homme est naturellement vaniteux; mais il existe un orgueil plus subtil, plus dangereux et plus difficile à guérir que tous les autres, celui des âmes pieuses.

Au Temple, Marie ne s'attachait pas avec complaisance aux faveurs merveilleuses, dont le ciel l'avait comblée. — Certaines personnes dévotes perdent un temps considérable à analyser minutieusement leurs progrès dans la vertu. Eprouvent-elles par hasard dans leur prière quelque douceur de sentiment, les voilà transportées de joie. Elles se croient aussitôt des privilégiées; cependant ces insignifiantes douceurs proviennent souvent d'une disposition purement naturelle.

Au Temple, Marie ne se préférait à personne. — Certaines âmes pieuses jugent le prochain avec une extrême sévérité. Ce n'est pas qu'il leur échappe de ces saillies un peu mordantes sur les défauts extérieurs d'autrui; leur conscience leur interdit ces mots spirituels, qui sont regrettables sans doute, mais qui ne présentent généralement aucun carac-

tère de gravité. Elles n'agissent pas ainsi; mais elles se croient très candidement et très sincèrement supérieures à telle ou telle personnes, qu'elles ne voient pas soupirer et jeter des regards pleins de langueur sur le Saint Sacrement.

Au Temple, Marie ne soupçonnait pas la mission sublime que Dieu lui réservait. — L'on trouve parfois des âmes pieuses, qui pensent avoir reçu une mission exceptionnelle; elles se livrent alors à mille pratiques de dévotion que Dieu ne leur demande pas et négligent leurs devoirs d'état les plus essentiels. — Le XVIIIme siècle vit paraître une de ces fausses saintes, qui se croyait appelée à faire connaître enfin au monde le pur amour. Elle se disait ingénûment la plus parfaite image de l'épouse des *Cantiques*. Elle entraîna un moment dans ses illusions dangereuses l'esprit si éclairé pourtant de Fénelon.

Examinons sérieusement nos consciences. Si nous y découvrons quelque complaisance en nous-mêmes, si nous ne nous considérons

pas comme de purs néants, n'en doutons pas, nous nous traînons lamentablement dans les degrés les plus infimes de la médiocrité.

Il semble que Dieu ne puisse pas verser ses dons dans un cœur orgueilleux. Lorsqu'il trouve une âme pleine d'elle-même, ou il la laisse végéter, ou il emploie le seul moyen capable de la guérir : il permet qu'elle tombe dans des fautes, parfois considérables, pour lui ouvrir les yeux et lui faire constater sa misère.

Saint Pierre se préférait à ses frères dans l'apostolat. « Quand même tous les autres vous abandonneraient, Seigneur, disait-il, moi je ne vous quitterai pas. Moi, je vous suivrai jusqu'à la mort. » En vain le Maître lui rappelle-t-il sa faiblesse, Pierre s'obstine : « Non, non, je ne vous renierai jamais [1]. » Pauvre Saint Pierre! Il apprit d'une façon terrible la vertu si nécessaire de l'humilité.

Si vous voulez progresser sérieusement dans le chemin de la perfection, suppliez la Reine

1. Cf. Matth., XXVI, 35.

du ciel de vous inspirer de bas sentiments de vous-même. Ne vous croyez supérieur à personne. Et rappelez-vous la parole que Notre-Seigneur adressait aux pharisiens, si fiers de leur justice extérieure.

Cette parole, je n'oserais pas la redire, si le Maître ne l'avait prononcée lui-même. « Il y a, déclarait-il à ces orgueilleux, des âmes pécheresses que vous méprisez; mais parce que ces âmes reconnaissent la profondeur de leur dégradation, ma grâce pourra les toucher un jour. *Elles seront plus élevées que vous dans le royaume des cieux.* » *Præcedent vos in regnum Dei*[1].

*
**

J'aurais voulu étudier encore les autres vertus excellentes que Marie pratiqua pendant ses premières années. J'aurais aimé vous montrer Notre-Dame attendant avec impatience la venue du Messie. Elle savait que le temps fixé par les Prophètes approchait. Elle méditait avec une ferveur toute spéciale ce

1. Matth., xxi, 31.

chapitre de l'Ecriture, où Isaïe a raconté par avance les abaissements et les douleurs de l'Homme-Dieu. Elle demandait ardemment au Père céleste la faveur insigne de pouvoir servir le Seigneur. Ses prières furent exaucées au delà de son espérance.

J'aurais voulu étudier aussi le vœu par lequel elle consacra à Dieu sa virginité. Nous aurions appris par ce radieux exemple de quelle admirable fécondité le Très-Haut couronne la virginité chrétienne.

Les dimensions de ce volume ne nous permettaient pas d'entrer dans tous ces développements. Nous avons choisi parmi les vertus de l'Immaculée celles qui nous ont paru convenir le mieux aux âmes désireuses de mener une vie profondément intérieure.

*
**

L'Evangile racontant l'Enfance du Sauveur dit qu'à Nazareth Jésus croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Comme celle de son divin Fils, l'enfance de Notre-Dame fut un temps de pro-

grès ; la Vierge gravissait d'une allure toujours plus rapide les cimes de la sainteté.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis son entrée au Temple. Elle s'épanouissait maintenant dans la plénitude de sa beauté physique, dans la splendeur plus rayonnante de son incomparable vertu. Elle était mûre pour les grands desseins de la Miséricorde. Bientôt allait briller sur son front l'auréole de la Maternité divine.

Demandons à la Sainte Vierge de se faire non seulement notre modèle, mais encore notre guide dans les voies de la perfection. Sous sa conduite nous n'aurons à craindre ni les illusions ni les dangers : « *Ipsa tenente, non corruis ; ipsa protegente, non metuis ; ipsa duce, non fatigaris ; ipsa propitia, pervenis* [1]. » Elle nous mènera par les chemins les plus sûrs et les plus rapides ; et dans nos cœurs façonnés par ses mains maternelles elle déposera son Enfant divin.

1. Saint Bernard, *Homilia 2ª super Missus.*

CHAPITRE V

L'Annonciation

Le Verbe Eternel, qui voulait par amour pour nous s'incarner dans les chastes entrailles de Marie, disposa merveilleusement les choses pour la réalisation de ses grands desseins. Il avait choisi de toute éternité l'homme selon son cœur, qui devait être l'époux virginal de sa divine Mère, son Père adoptif sur la terre et le gardien de son Enfance. Sans lui accorder les mêmes privilèges qu'à l'Immaculée, il avait orné son âme des vertus les plus rares; il l'avait élevé à la très haute sainteté, que réclamait impérieusement une mission aussi sublime.

Lorsque Notre-Dame eut achevé son éducation au Temple, elle fut mariée à un pauvre

artisan. Comme elle, Saint Joseph appartenait à la race royale de David, déchue de son ancienne splendeur; comme elle il avait consacré à Dieu sa virginité; comme elle il désirait ardemment voir de ses yeux le Messie promis, le salut d'Israël.

Le Très-Haut, qui avait préparé lui-même cette union admirable, avait révélé à ces grandes âmes ses volontés formelles à leur égard. Marie accepta donc Joseph comme le soutien providentiel, que lui envoyait le Père céleste; Joseph reçut Marie comme un dépôt précieux, que le ciel lui confiait. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient pourtant quelles bénédictions le Seigneur allait répandre sur leur humble foyer.

Les jeunes époux habitaient depuis quelque temps la petite maison de Nazareth, lorsque s'y déroula dans une simplicité toute divine la scène de l'Annonciation.

*
**

Les derniers jours du mois de Mars avaient ramené le printemps. Dans les campagnes de

la Galilée les figuiers commençaient à ouvrir leurs larges feuilles ; les tourterelles faisaient leurs nids au creux des rochers ; les fleurs émaillaient les prés renaissants : une autre fleur infiniment plus précieuse allait s'épanouir sur la tige de Jessé.

Dans les cieux l'Esprit-Saint, que nous avons vu saluer par un cri d'admiration la Conception sans tache de l'Immaculée, semblait attendre avec impatience le moment d'accomplir l'œuvre de sa Charité infinie. Le Fiancé divin ne voulait plus de délai ; il résolut d'envoyer un messager exceptionnel à celle qu'il appelait « son Epouse » : *Soror mea, sponsa* [1].

Parmi les Princes de la Cour céleste qui se tiennent constamment devant le trône immortel, Dieu choisit l'Archange Gabriel. Il lui confia la plus importante, la plus glorieuse ambassade dont fut jamais chargée une créature : il lui donnait la mission d'annoncer à Marie l'auguste mystère de l'Incarnation.

1. Cant., IV, 9.

Dans la blanche maison de Nazareth, sur laquelle se concentrait l'attention des esprits bienheureux, régnait une paix profonde. Joseph se reposait sans doute de son dur labeur. Dans la pièce voisine la Vierge priait.

L'Ange lui apparut sous une forme visible. S'inclinant respectueusement devant sa Reine, le visage illuminé d'une joie surnaturelle, il lui dit : « *Je vous salue pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes* [1]. »

Les paroles de Gabriel ne s'écartaient en rien de la plus stricte vérité. Dès le premier instant de sa conception la grâce divine avait inondé l'âme magnifique de Marie ; cette grâce n'avait cessé depuis lors de croître dans des proportions qui défient les calculs de nos faibles intelligences. Maintenant l'adorable Trinité voulait faire resplendir d'une manière plus éclatante cette sainteté déjà si merveilleuse : Notre-Dame allait abriter dans son sein l'Auteur même de la grâce.

1. Luc, I, 28.

Mais à la salutation de l'Archange l'Immaculée se troubla. Elle qui avait compris à la lumière d'en-haut l'immensité de Dieu et le néant de la créature ; elle qui dans son humilité prodigieuse se considérait comme la dernière de toutes ; elle s'étonnait de recevoir de pareilles louanges. Elle se demandait avec perplexité quel sens mystérieux se cachait sous ces paroles.

En voyant la plus incomparablement parfaite des créatures avoir d'elle-même des sentiments si bas, l'Ambassadeur céleste était ravi d'admiration. « *Marie*, dit-il à la Vierge tremblante, *ne craignez pas. Vous avez trouvé grâce devant Dieu* [1]. »

Puis lentement, majestueusement il lui transmit au nom de l'Eternel le sublime message : « *Voici que vous allez concevoir et mettre au monde un fils. Vous l'appellerez Jésus. Il sera grand ; ce sera le Fils du Très-Haut. Dieu lui donnera le trône de David son ancêtre ; il règnera éternellement sur la mai-*

1. Luc, I, 30.

son de Jacob et son règne n'aura pas de fin [1]. »

Ces mots étaient trop clairs pour qu'ils puissent laisser le moindre doute dans l'esprit de l'Immaculée. Elle comprit aussitôt l'honneur incomparable qui lui était réservé. Elle n'éprouva d'ailleurs, semble-t-il, aucune hésitation au sujet de sa virginité, comme on l'a si souvent répété. Ce serait faire une injure gratuite à ses lumières que de supposer en elle une pareille ignorance. Elle connaissait la prophétie d'Isaïe; elle savait que l'Emmanuel devait naître d'une vierge. Elle voulut simplement savoir comment le Dieu, riche en miracles, réaliserait ce prodige. « *Comment s'accompliront ces choses?* » demanda-t-elle à l'Ange. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* [2]

« *L'Esprit Saint surviendra en vous*, lui répondit Gabriel, *et la puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Aussi l'Etre infiniment saint qui naîtra de vous*

1. Luc, I, 31-33.
2. Luc, I, 34.

sera le Fils même de Dieu. Votre cousine Elisabeth était stérile ; voilà six mois qu'elle a conçu un fils dans sa vieillesse, car rien n'est impossible à Dieu [1]. »

Il se fit alors dans la petite chambre de Nazareth un profond silence, un de ces silences tragiquement émouvants parce que l'on y sent planer les destinées du monde. L'Ange avait cessé de parler et Marie se taisait.

Que de pensées nombreuses s'élevaient dans son esprit!

Elle voyait l'auréole qu'allait poser sur son front la maternité divine. Mais elle était trop foncièrement humble pour s'attacher avec complaisance à cette grandeur unique.

Elle voyait les joies ineffables qui raviraient son cœur, lorsqu'elle serrerait contre sa poitrine son cher trésor, ce Jésus tout à la fois son Dieu et son enfant. Mais elle était trop mortifiée pour se laisser guider par le seul attrait des joies, même les plus saintes.

Elle voyait aussi l'horrible martyre qui déchirerait son âme. Elle savait par les Ecri-

1. Luc, I, 35-37.

tures que le Messie serait livré à la mort comme un tendre agneau conduit à la boucherie. Elle entendait par avance sa plainte douloureuse : « *Je suis un ver de terre et non pas un homme; je suis l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple* [1]. » Mais elle était trop forte pour se laisser ébranler par la douleur.

Par dessus toutes ces choses elle voyait la très haute, la très paternelle, la très sainte volonté de Dieu. Elle lui devait son obéissance; elle n'hésita pas.

L'Immaculée rompit enfin ce silence solennel. Pour donner son consentement, que l'Ange attendait au nom de l'Esprit-Saint, elle eut un de ces mots sublimes, que peut seul trouver le génie de l'humilité. Elle employa la formule la plus modeste et la plus simple, celle où s'effaçait le plus complètement sa personnalité : « *Je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole* [2]. »

*
**

1. Psalm., XXI, 7.
2. Luc, I, 38.

Alors se produisit la plus grande de toutes les merveilles. L'Esprit divin forma de la substance même de l'Immaculée un petit corps humain ; il unit à ce corps une âme humaine ; il joignit ce corps et cette âme à la Personne du Verbe. Ces trois parties d'une même opération, que je suis obligé d'exposer séparément pour les expliquer avec plus de clarté, furent entièrement simultanées. Pas une seconde ce petit corps et cette âme ne furent séparés du Verbe ; dès le premier instant l'Enfant formé dans le sein de Notre-Dame fut le Verbe fait chair.

Sans cesser d'être Vierge, Marie était devenue la Mère de Dieu ; et parce qu'elle devenait la Mère de Jésus, notre Chef, elle devenait aussi la Mère des hommes, *notre Mère*.

Je me propose simplement, dans ce chapitre, de suivre pas à pas le récit évangélique. Nous étudierons plus tard la dignité presque infinie, que confère à l'Immaculée la maternité divine. Nous verrons quel respect, quelle reconnaissance, quelle confiance sans bornes,

quel amour tendrement filial ce privilège doit inspirer à nos cœurs de chrétiens. — Mais achevons de méditer ce mystère.

Tandis que le Verbe s'anéantissait dans le sein maternel, parce qu'il nous aime d'une charité sans limites, d'autres merveilles s'accomplissaient dans l'âme de Marie.

Lorsque Dieu confie une mission à l'une de ses créatures, il la rend capable de la remplir convenablement. Le Très-Haut, qui venait d'accorder à l'Immaculée une double maternité, lui donna un double amour maternel; mais dans cette opération de la grâce il y eut tant de splendeur, que nous ne la comprendrons jamais parfaitement.

Jamais nous ne comprendrons entièrement avec quelle ardeur Marie aima Jésus.

Jamais nous ne comprendrons entièrement avec quelle miséricordieuse bonté Marie nous aime chacun en particulier. Si nous y réfléchissions davantage, nous la prierions avec plus de ferveur, nous la servirions avec plus de zèle et elle répandrait sur nous des torrents de grâces.

L'Incarnation venait de s'accomplir; Notre-Dame demeurait encore ravie dans son extase. Tous les théologiens admettent que Dieu l'éleva, en cette minute trois fois sainte, à la contemplation la plus sublime que puisse atteindre sur la terre une pure créature. Peut-être même le Très-Haut lui accorda-t-il quelques instants la vision béatifique.

Cependant l'Archange Gabriel avait rempli sa mission. A son arrivée il s'était incliné respectueusement devant la Reine du ciel; à son départ il se prosterna la face contre terre. Marie n'était plus seule : à l'Enfant qu'elle portait dans son sein étaient dûs en rigueur de justice les honneurs de l'adoration. L'Ange adora le Dieu fait homme et il remonta dans les cieux.

*
**

Il nous faut puiser dans ce mystère une dévotion plus ardente et plus éclairée pour la très Sainte Vierge.

L'Eglise, qui nous fait rendre un culte exceptionnel à l'Immaculée, n'entend pas la mettre sur un pied d'égalité avec le Très-

Haut. Si Marie règne dans les cieux bien au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints, elle reste cependant une simple créature; à ce titre une distance infinie la sépare de son Fils adorable.

Toutefois Dieu a uni si étroitement Jésus et Marie que nous ne pouvons les séparer. En donnant son consentement à l'œuvre de l'éternelle Bonté, Notre-Dame est devenue la cause morale de notre salut; elle nous est moralement nécessaire pour aller à Jésus.

De nos jours les âmes sont puissamment attirées vers le Cœur de Jésus. Pour pénétrer plus avant dans ce Cœur adorable, sanctuaire de la Divinité, il nous faut passer par Marie.

Demandons à Notre-Dame la grâce souveraine de nous abandonner avec confiance entre les bras du Christ et de nous reposer sur son Cœur pour le temps et l'éternité.

CHAPITRE VI

La Maternité divine

Les Evangiles, qui racontent si minutieusement la vie du Sauveur, nous ont laissé très peu de détails sur la Sainte Vierge.

Ils ne nous disent rien de sa Conception sans tache, rien de sa nativité, rien de son enfance au Temple de Jérusalem.

Ils s'étendent avec complaisance sur les scènes admirables de l'Annonciation et de la Visitation; mais ce sont les deux seuls mystères où Marie occupe la première place.

Après cela nous ne trouvons plus dans les récits évangéliques que des allusions extrêmement rapides au rôle de l'Immaculée. Nous

la voyons présentant son Fils nouveau-né aux adorations des pauvres bergers et des rois mages, puis emportant l'Enfant Jésus en Egypte dans sa fuite précipitée. Quelques mots très courts nous indiquent seulement sa longue vie d'intimité avec le divin Maître dans la petite maison de Nazareth.

Lorsqu'enfin Notre-Seigneur commence sa mission publique, la figure de Marie s'efface presque complètement dans une ombre discrète. Nous la rencontrons un moment aux noces de Cana. Une ou deux fois les écrivains sacrés la mentionnent, assistant humblement aux discours de son Fils. Nous la retrouvons en dernier lieu sur le Calvaire debout au pied de la croix pendant les heures tragiques de la Passion.

C'est là tout ce que les Evangiles nous ont rapporté de Marie.

Ne vous semble-t-il pas que notre piété eût énormément gagné à en savoir davantage sur un sujet aussi touchant?

Les Pères de l'Eglise se sont demandé la raison de cet étrange silence. Ils répondent

d'un commun accord qu'en établissant la généalogie du Sauveur, Saint Matthieu a condensé en une seule ligne toutes les grandeurs et toutes les gloires de Notre-Dame. « Jacob, dit le texte sacré, engendra Joseph, l'époux de Marie, de qui est né Jésus-Christ. » *Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* [1].

Si vous voulez connaître un peu moins mal la Reine du ciel, il faut étudier avec une pieuse attention le plus incomparable de ses privilèges, celui de sa Maternité divine.

***

Je ne vous cache pas les difficultés presque insurmontables, que présente un sujet aussi sublime. J'ai voulu avant de l'aborder relire quelques passages des nombreux discours que lui ont consacrés les Docteurs de l'Eglise. J'ai constaté sans surprise qu'en

1. Matth., I, 16.

présence d'une pareille grandeur ils se sentaient envahis par un immense découragement. Quelles paroles assez fortes, quelles comparaisons assez claires peuvent faire comprendre entièrement une telle merveille?

Saint Epiphane, qui fut une des lumières les plus brillantes de l'Orient, passe en revue toutes les gloires du ciel; il examine successivement les chœurs des Anges et les différentes catégories des Saints et il ajoute : « Mais la Mère du Verbe est incommensurablement plus élevée qu'eux. *Dieu seul excepté, elle est supérieure à tout.* Aucune langue humaine ne peut chanter dignement ses louanges [1]. »

Saint Thomas d'Aquin, le maître incontesté de la théologie catholique, nous enseigne que la Maternité divine confère à Marie *une dignité infinie.* Il nous montre Notre-Dame atteignant dans son vol *les frontières de la divinité.* « *Ad fines divinitatis propria operatione attigit* [2]. »

1. Cf. Saint Epiphane, *Homil. 5ª in Laud. S. M. V.*
2. Somme Théol., 2ª, 2ªe, q. 103, art. 4, ad. 2.

Un abîme nous sépare du Très-Haut. Tandis que nous sommes de purs néants, il vit de toute éternité dans une lumière inaccessible à nos regards mortels. Tandis que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, il crée les mondes en se jouant par une seule parole. Il réclame nos adorations, mais il prend soin de nous avertir que nos hommages ne lui sont d'aucune utilité : « Croyez-vous, dit-il à son prophète, que j'ai besoin du sang des boucs et des génisses, que vous immolez dans mon Temple? »

Or ce Dieu, souverainement indépendant de ses créatures, voulut avoir besoin de la Vierge Immaculée pour réaliser les grands desseins de sa Miséricorde. Il lui envoya l'Ange Gabriel pour solliciter son consentement à l'œuvre de l'Incarnation.

Ce Dieu, si distant de notre petitesse, voulut contracter avec Marie des relations tellement étroites, que, seule entre toutes, elle pénètre, si j'ose ainsi m'exprimer, dans l'intimité de la Trinité adorable.

L'Esprit-Saint, qui par son opération miraculeuse a rendu féconde son incomparable virginité, est devenu son Epoux.

Le Verbe Eternel a tiré de sa substance son Corps très saint et son Sang infiniment précieux. Lorsqu'il fut venu au monde dans la grotte de Bethléem, il fut nourri de longs mois par Notre-Dame. Vérité ravissante : « La chair du Christ, s'écrie Saint Augustin, est la chair de Marie! » *Caro Christi, caro Mariæ.* Et puisque les traits des fils reproduisent fréquemment les traits de leur mère, le Sauveur, le plus beau des enfants des hommes, voulut très probablement ressembler à l'Immaculée.

Enfin la Reine du ciel partage les honneurs du Père. Le Père, qui engendre éternellement son Verbe, dit à Jésus : « Vous êtes mon Fils; j'ai mis en vous toutes mes complaisances. » Marie n'a pas donné à Notre-Seigneur sa nature divine, mais elle a revêtu sa divinité d'un corps mortel semblable au nôtre. Aussi toute seule avec le Père, elle peut dire à Jésus, le Roi immortel des siècles, la parole qui remplit de stupeur les bienheureux habitants du Paradis : « Vous

êtes véritablement mon Fils ; je vous ai donné votre vie humaine et j'ai concentré sur vous, ô le Bien-Aimé de mon cœur, toutes les forces de ma tendresse. »

*
**

Par le fait de sa Maternité divine la Sainte Vierge possède des droits incontestables sur le Sauveur.

Elle a tout d'abord des droits sur sa volonté. L'Enfant Jésus devait obéir à Marie : les Evangiles nous le rappellent expressément ; ils nous le montrent à Nazareth soumis à sa mère et à son père adoptif. *Et erat subditus illis* [1].

Il ne faut pourtant rien exagérer. Le Sauveur avait reçu du Très-Haut une mission qui échappait à l'autorité de Notre-Dame. Lorsqu'à l'âge de douze ans il resta au Temple parmi les docteurs, il ne prévint pas ses parents. Mais cependant il a voulu nous faire

1. Luc, II, 51.

comprendre clairement que si sa mère ne pouvait pas lui commander en toutes choses, elle conservait une immense influence sur son adorable volonté. A Cana n'est-ce pas à sa prière qu'il accomplit son premier miracle?

La Sainte Vierge possède encore des droits sur le Cœur de son Fils; ces droits-là sont imprescriptibles. Comme il le faisait sur la terre, Jésus dans les cieux donne à Marie tout son respect et toute sa tendresse de fils. Il est donc impossible qu'il refuse de réaliser ses désirs. Il est impossible qu'il repousse nos prières, si nous les lui présentons au nom de l'amour qu'il doit et qu'il devra toujours à sa Mère.

*
**

Quels sentiments doit nous inspirer ce privilège, qui élève tellement la Sainte Vierge au-dessus des autres créatures?

En premier lieu il doit nous inspirer de la reconnaissance. Nous vivons dans une abondance de biens surnaturels, que les âmes ne

possédaient pas dans les temps anciens. Peu de jours après notre naissance on nous a portés à l'église et l'eau sainte du baptême a fait de nous les enfants de Dieu. Lorsque le poids de nos fautes charge trop lourdement nos consciences, nous allons déposer aux pieds du prêtre le fardeau de nos scrupules et de nos remords; nous nous relevons l'âme plus légère, emportant avec nous la certitude d'avoir reçu notre pardon. Quand nous voulons chercher une force dans nos tentations, une consolation dans nos peines, nous nous agenouillons devant l'autel. Jésus est là réellement présent pour nous ouvrir son Cœur. Dans son Tabernacle il attend avec impatience que nous lui offrions l'hospitalité de nos âmes si fragiles et si misérables. — Ces grâces qui coulent par torrents sur le monde, nous les avons sans cesse à notre disposition; nous n'avons qu'à faire un pas pour qu'elles nous inondent.

Avez-vous pensé quelquefois que vous en étiez redevable à la Maternité divine de Marie? Avez-vous jamais songé à lui en exprimer votre reconnaissance?

Notre-Seigneur guérit un jour dix lépreux. Ces heureux miraculés allèrent aussitôt se présenter aux prêtres, comme l'exigeait la loi mosaïque; un seul d'entre eux vint ensuite remercier son bienfaiteur. « J'en avais guéri dix, murmura tristement le Sauveur. Que sont devenus les autres? [1] » — La Sainte Vierge ne pourrait-elle pas exhaler la même plainte : « J'ai donné Jésus à ces âmes et elles oublient qu'elles l'ont reçu par moi. »

Remercions donc aujourd'hui, remercions souvent Notre-Dame de ce qu'elle a fait pour nous. Cette pratique bien simple attirera sur nous d'abondantes bénédictions.

La Maternité divine doit nous inspirer encore une confiance sans limites. Marie est la toute-puissante et la toute-bonne : prenons donc l'habitude de l'invoquer fréquemment.

L'Apôtre Saint Jean parvenu à un âge très avancé se faisait porter dans l'assemblée des fidèles, dont il était le pasteur. Il leur adressait toujours les mêmes paroles : « Mes

1. Cf. Luc, xvii, 17.

enfants, leur disait-il, aimez-vous les uns les autres. » Ses auditeurs se lassèrent à la fin : « Pourquoi donc, lui demandèrent-ils, répétez-vous toujours la même chose? » Le disciple préféré, qui avait appris la charité sur la poitrine du Sauveur, leur répondit : « C'est que l'amour fraternel est le commandement du Maître. » — Si vous vous étonniez de mon insistance à vous redire : « Priez sans cesse votre Mère du ciel », je vous répondrais : « C'est le grand moyen de persévérance et de salut. » Dieu nous a confié la clef précieuse qui ouvre le Cœur de Jésus, le plus riche de ses trésors; nous serions impardonnables de ne pas nous en servir pour puiser à pleines mains les consolations, les lumières, les forces dont nous avons besoin.

*
**

On aime beaucoup de nos jours *les prières très efficaces*. Il y a des prières très efficaces à Saint Expédit; il y a des neuvaines très efficaces à d'autres Saints, qu'avec l'Eglise je vénère profondément. Il est pour-

tant une Sainte qui dépasse de beaucoup les autres élus en gloire et en puissance. Il est une prière, la plus parfaite de toutes après celle que Notre-Seigneur nous a lui-même enseignée.

Nous y demandons, avec cette humilité qui plaît tant à Dieu, les grâces nécessaires pour le moment présent et pour nos derniers instants. *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Cette prière est extrêmement adroite. Elle rappelle à la Sainte Vierge ses plus magnifiques privilèges, son Immaculée Conception et sa sublime Maternité. Elle contient un acte de louange à son divin Fils, qu'elle aime tant. *Et Jésus, le fruit de vos entrailles est béni.* Aussi la Reine du ciel ne peut entendre cette prière sans en être touchée.

Saint Bernard avait l'habitude de saluer une statue de la Madone, qui se dressait dans son monastère. Chaque fois qu'il passait devant elle il récitait un *Ave*. Mais un jour, rapporte la légende, la statue s'anima; son visage s'illumina d'un sourire. Notre-Dame

pencha gracieusement la tête vers le Saint : « Moi aussi, Bernard, lui dit-elle, je te salue. »

Ayons une grande dévotion à la salutation angélique ; récitons-la souvent, mais avec attention et piété. La Sainte Vierge ne nous saluera sans doute pas d'une façon miraculeuse ; mais elle nous protègera pendant notre vie, elle nous aidera maternellement à l'heure terrible de notre agonie ; elle conduira nos âmes au Paradis, dont elle est la Reine.

CHAPITRE VII

La Visitation

Lorsqu'après avoir reçu la salutation de l'Ange Gabriel la Sainte Vierge eut conçu dans son sein le Verbe Incarné, le Messager céleste se retira. Dans le silence recueilli qui enveloppait la modeste demeure, Marie sortit peu à peu de son extase. Avec cette simplicité ravissante qui donne un charme si touchant à son idéale beauté, elle reprit comme auparavant le train de sa vie ordinaire. Elle ne dit à personne, pas même à Saint Joseph, les merveilles que l'Esprit divin venait d'opérer en elle.

Comme elle avait appris les espérances de sa cousine Elisabeth, elle éprouvait un vif

désir d'aller la voir. On croit pourtant, — et c'est l'opinion des commentateurs les plus autorisés, — qu'elle passa encore quelques jours à Nazareth. Le mois de Mars touchait à sa fin; les grandes solennités de la Pâque approchaient. Elle attendit donc vraisemblablement les fêtes pour monter avec Joseph à Jérusalem.

Quand ils eurent ensemble rempli leurs devoirs religieux, Marie se dirigea vers la ville d'Hébron, où se trouvait la résidence habituelle de Zacharie. Il ne semble pas probable que Saint Joseph l'ait accompagnée dans cette seconde partie de son voyage. S'il en avait été ainsi, il n'aurait pas ignoré quelques mois plus tard le divin secret de sa très sainte épouse.

Cependant la Vierge Immaculée arriva chez sa cousine. Alors se déroulèrent les scènes de la Visitation, dont l'évangéliste Saint Luc nous a rapporté fidèlement les détails.

Ce mystère, si précieux pour notre piété, nous fera connaître les vertus de Marie et le rôle qu'elle joue dans la sanctification des âmes.

*
**

Le texte sacré nous montre Notre-Dame suivant avec empressement la route montagneuse qui conduit à Hébron. *Abiit in montana cum festinatione* [1]. Pourquoi se hâte-t-elle si allègrement dans sa course?

Désire-t-elle partager au plus tôt avec Elisabeth son radieux secret, comme si son âme était trop faible pour porter seule le poids écrasant d'un pareil bonheur? Se propose-t-elle d'épancher longuement son cœur dans le cœur de cette cousine, dont elle appréciait depuis longtemps la parfaite bienveillance? — Cette pensée ne traversa certainement pas l'esprit de la Vierge silencieuse, qui se montra toujours si discrète dans ses paroles. Quand elle arrivera tout à l'heure dans la maison de Zacharie, elle n'entrera pas la première dans la voie des confidences. Il faudra qu'une lumière d'en-haut éclaire d'abord la mère du Précurseur, pour que

1. Luc, I, 39.

Marie laisse déborder dans son sublime cantique les sentiments qui l'inondent.

Des motifs d'un ordre plus élevé l'avaient déterminée à entreprendre ce voyage. Elisabeth et son mari occupaient une situation brillante; ils jouissaient dans leur pays d'une considération universelle et la Providence leur avait donné largement les biens de la terre. Mais dans leur opulence ils n'avaient pas rougi de leurs parents pauvres, Saint Joachim et Sainte Anne; ils leur avaient rendu de nombreux services. Quelques années auparavant l'influence de Zacharie avait sans doute contribué beaucoup à faire admettre Marie parmi les enfants que l'on élevait dans le Temple de Jérusalem. La Vierge si bonne voulait donc leur témoigner son affectueuse reconnaissance.

Puisque Dieu accordait miraculeusement un enfant à sa cousine déjà avancée en âge et longtemps stérile, elle tenait à l'entourer de ses soins les plus prévenants et les plus tendres.

Sa charité toujours attentive lui faisait sacrifier joyeusement son propre repos et les

consolations les plus délicieuses. Croyez-vous qu'il n'eût pas été plus agréable à l'Immaculée de rester tranquillement à Nazareth dans la petite chambre encore tout embaumée par les souvenirs de l'Annonciation? Croyez-vous qu'elle n'aurait pas trouvé plus de douceur à prier dans sa paisible retraite le Verbe incarné, réellement présent en elle? — Sans doute, mais elle ne pensait pas égoïstement à elle-même.

Quand Jésus prend possession d'un cœur, il lui inspire la charité pour le prochain. « *Aimez-vous les uns les autres*, disait-il à la Cène, *c'est mon commandement. Aimez-vous les uns les autres : c'est à ce signe que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples* [1]. »

Si vous ne vous montrez pas serviable à ceux qui vous entourent; si vous ne donnez pas au pauvre avec largesse; si vos âmes ne se déchirent pas à la vue des douleurs qui pleurent auprès de vous; si vous ne laissez

1. Cf. Joan., XIII, 35 et XV, 12.

pas s'épanouir en vous la bonté, cette fleur divine de la vie chrétienne; si vos cœurs restent durs, tremblez devant Dieu. Vous n'êtes pas les disciples de Celui qui a tout donné jusqu'à la dernière goutte de son Sang; la Vierge charitable de la Visitation ne vous regarde pas comme ses enfants.

*
**

Enfin Marie arrive au terme de son voyage. Considérez ces deux femmes qui se rencontrent. L'une est riche, mais elle n'est que l'épouse d'un simple mortel. L'autre est bien pauvre, mais elle est l'épouse du Saint-Esprit, la Mère de Dieu.

Que va faire l'Immaculée?

Nous connaissons déjà son humilité, prodigieuse pendant ses premières années. Au Temple elle se considérait comme la dernière de toutes. Maintenant les conditions sont bien changées : Notre-Dame porte en elle le Fils éternel du Père. Elle n'ignore pas à quelle éminente dignité l'élève cette maternité sublime. Va-t-elle, consciente de sa gloire,

attendre pour parler d'avoir reçu les honneurs qui lui sont dûs? Non. Elle s'élance la première. Avec une grâce modeste, avec une spontanéité ravissante elle s'incline devant sa cousine; elle l'embrasse avec l'effusion d'une respectueuse tendresse.

Cependant Elisabeth, que Dieu éclaire surnaturellement, veut se prosterner devant sa jeune parente. « D'où me vient cet excès d'honneur ? s'écrie-t-elle avec admiration. Comment la Mère de mon Sauveur daigne-t-elle venir à moi? [1] »

Alors Marie ne peut plus cacher le secret, que le ciel lui-même vient de révéler. Elle laisse éclater, dans son *Magnificat*, son admirable reconnaissance. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Voici que de siècle en siècle toutes les générations me proclameront bienheureuse. » Mais plus elle glorifie le Très-Haut, plus elle s'enfonce dans l'abîme de son néant : « Il a regardé la bassesse de sa servante, car il a coutume de renverser les superbes et d'exalter les petits. »

1. Luc, I, 43.

Importante leçon. Dieu nous accordera ses faveurs dans la mesure où nous nous anéantirons en sa présence. L'Esprit-Saint ne dépose pas ses dons dans un cœur plein de lui-même.

*
**

La visite de la Sainte Vierge fit descendre sur cette heureuse maison l'abondance des bénédictions célestes.

Elle réalisa tout d'abord la prophétie de l'Ange. Tandis que Zacharie offrait l'encens dans le Saint des Saints, Gabriel lui était apparu : il lui avait annoncé la naissance de Jean-Baptiste et il avait ajouté que l'enfant serait sanctifié dès le sein de sa mère. — A peine Marie a-t-elle embrassé sa cousine, que Jésus présent en elle purifie l'âme de son précurseur.

Le rôle de Notre-Dame consiste à nous distribuer les grâces, méritées par le Sang Précieux de son divin Fils. Elle ne les refuse à personne, puisque le Sauveur est mort pour tous les hommes sur la Croix. Mais elle les accorde évidemment avec plus de largesse

aux âmes qui l'aiment avec une tendresse plus filiale.

Vous sentez peut-être d'une manière terrible la fragilité de notre pauvre nature humaine; peut-être malgré votre désir sincère de servir Dieu vous arrive-t-il de commettre de lourdes fautes. Dans ces moments douloureux ne vous découragez pas. Jetez vers Marie un grand cri de détresse; appelez-la à votre secours. Priez-la avec toute votre foi et toute votre ferveur; elle vous obtiendra la force de mener une vie pure. Quand un pécheur aurait vécu longtemps dans l'habitude du mal, quand il semblerait avoir déjà un pied dans l'enfer, s'il demande avec persévérance à la Sainte Vierge de sortir de son misérable état, il sera certainement exaucé.

La visite de Marie apporta encore à sa cousine les lumières d'en-haut. Elisabeth connut par révélation le mystère si touchant de l'Incarnation.

Vous avez appris le catéchisme; vous connaissez Notre-Seigneur. Comme cette science surnaturelle exerce peu d'influence

sur votre vie! Comme elle vous laisse peut-être indifférent et froid!

Suppliez la Vierge Immaculée de vous faire comprendre un peu mieux l'Amour débordant de Jésus pour vous. Dans sa tendresse infinie Notre-Seigneur ne cesse de penser à vous; il vous attend à toute heure dans son Tabernacle. Son Cœur adorable, qui vous a aimé jusqu'à la folie de la Croix, brûle pour vous d'une Charité sans bornes. Il désire ardemment vous combler de ses dons les plus précieux; il veut seulement que vous alliez à lui avec toute votre confiance, une confiance éperdue.

Demandez à Notre-Dame la grâce de mieux connaître le Sauveur. C'est sa mission spéciale que de conduire les âmes à Jésus.

La visite de Marie apporte enfin des trésors d'allégresse. « A peine vos paroles ont-elles retenti à mes oreilles, s'écrie Elisabeth, que l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. » *Exultavit in gaudio infans in utero meo* [1].

1. Luc, I, 44.

Dieu nous a créés pour une éternelle félicité ; c'est pour cela que nous portons en nous une soif inextinguible de bonheur.

Hélas ! Beaucoup pensent trouver le bonheur dans les plaisirs défendus. Lamentable erreur. Le péché porte des fruits de mort ; il ne laisse après lui que remords et dégoûts.

D'autres vont chercher, en dehors de Notre-Seigneur, des satisfactions légitimes, mais purement humaines. La bagatelle peut nous distraire un instant ; elle finit fatalement par nous faire souffrir parce qu'elle ne suffit pas à combler le vide de nos âmes.

La vraie joie se trouve dans les cœurs qui se donnent entièrement au Christ.

O Vierge Immaculée, *Mère de la sainte allégresse*, accordez à nos âmes avides de bonheur les joies ineffables de l'amour divin.

CHAPITRE VIII

La Sanctification de Marie

Lorsque Salomon voulut élever un temple au Seigneur sur le mont Moriah, il employa pour le construire sept années entières. Il fit appel au génie des artistes les plus fameux de l'Orient; il réalisa un chef-d'œuvre de beauté et de magnificence.

De vastes parvis, pavés de larges dalles, entouraient le saint édifice. Les lévites y entretenaient sur l'autel d'airain un feu qui ne s'éteignait jamais, — symbole touchant de la Charité divine qui brûle sans cesse d'amour pour nous sans épuiser jamais les ressources de sa tendresse infinie. C'est là

que les prêtres immolaient les victimes offertes au Très-Haut. Les fidèles assistaient de loin aux cérémonies du culte.

Quant à la maison même de Jéhovah, elle était décorée avec une richesse inouïe. A l'intérieur les murs disparaissaient entièrement sous les boiseries de cyprès incrustées de métaux précieux. Des chandeliers d'or à sept branches entouraient les dix tables, également en or, sur lesquelles on plaçait les pains de proposition. Derrière le voile de pourpre qui cachait le Saint des Saints, deux Chérubins d'un or très pur couvraient de leurs ailes étendues le trésor d'Israël, l'Arche d'alliance.

Dans ce sanctuaire si redouté, où le grand prêtre entrait une seule fois par an, le peuple élu ne conservait que les Tables de la Loi et quelques fragments de la manne.

Dieu avait résolu de se bâtir Lui-même un autre temple, dont la dignité dépasserait celle de son ancienne demeure. Le Verbe éternel devait y prendre une chair semblable à la nôtre. Il voulait s'y former ce Corps, qu'il

devait immoler sur la Croix et nous donner en nourriture dans l'Eucharistie.

De ce Temple vivant le Très-Haut fit la plus excellente de ses merveilles. Il éleva la Vierge Immaculée à une incomparable perfection.

Nous étudierons dans ce chapitre la sanctification de Marie. Nous ne parviendrons pas à comprendre parfaitement des opérations aussi sublimes de la grâce; nous trouverons pourtant dans cette méditation des enseignements salutaires pour la conduite de nos âmes.

*
**

Les théologiens distinguent deux temps, deux étapes successives dans la sanctification de Notre-Dame.

La première eut lieu au moment de sa Conception sans tache. L'âme de Marie sortit toute blanche, toute pure des mains créatrices. Dieu l'enrichit des vertus les plus rares. Dès cet instant la Vierge, resplendissante de beauté surnaturelle, dépassait en sainteté, non

seulement l'Ange le plus glorieux, mais encore tous les Anges et tous les Saints réunis. C'était le premier joyau, que l'Esprit-Saint déposait dans la corbeille de mariage de sa future Epouse.

Ces trésors admirables, qui constituaient sa première dotation, Marie les fit fructifier largement. Rien de plus touchant pour notre piété, rien de plus simple aussi, que cette correspondance unique de notre Mère céleste à la grâce d'en-haut.

Elle ne va pas chercher des choses extraordinaires pour monter de vertu en vertu. Elle n'ambitionne pas les missions exceptionnelles, que la Providence confie parfois à certaines âmes : avant de recevoir la salutation de l'Ange elle n'avait pas soupçonné qu'elle était la Vierge élue de toute éternité. Elle ne rêve pas d'immolation héroïque, où elle répandrait à grands flots le sang de ses veines et de son cœur. Elle abandonne complètement au Père céleste le soin de son avenir.

Sa vie intérieure se résume tout entière en un double mouvement d'une simplicité et

d'une force prodigieuses. Elle se précipite, elle s'enfonce, elle s'engloutit dans l'abîme de son néant ; de là avec une même vigueur elle s'élance vers Dieu dans la plénitude de son humilité et de son amour.

Chacune de ses actions même les plus ordinaires est embaumée par le parfum de cet abaissement volontaire et de cette charité débordante. Pas une seconde dans tout le cours de sa vie elle ne détache ses regards de sa petitesse native et de l'Infinie Beauté. Le sommeil même n'interrompt pas ses mérites, parce qu'elle s'y livre par obéissance ; elle peut dire en vérité avec l'épouse des *Cantiques* : « *Je dors, mais mon cœur veille* [1]. »

Quel est le résultat de cette activité intérieure, qui n'a pas une minute de défaillance ? L'âme de Marie ne cesse de croître en sainteté avec une rapidité toujours grandissante. Son amour s'élargit avec une ardeur de plus en plus brûlante, comme ces immenses incendies

1. Cant., v, 2.

que le vent propage dans les forêts desséchées par l'été. Ses mérites accumulés forment une somme, que nos calculs renoncent à évaluer même de loin.

N'allez pas croire qu'il était facile à Marie de progresser ainsi en vertu. Sans doute elle ne pouvait pas ressentir de tentations intérieures : sa Conception Immaculée la mettait à l'abri de la concupiscence. Mais comme son divin Fils elle était soumise à la loi de l'effort. Jésus voulut connaître par sa propre expérience cette fatigue, qui nous terrasse parfois : l'Evangile nous le montre tombant de sommeil dans la barque, tandis que la tempête fait rage et que les vagues déferlent sur le pont du navire. Nous le voyons encore contraint par la lassitude à s'asseoir sur la margelle du puits de Jacob. Marie ne fut pas plus privilégiée que Notre-Seigneur. Il faut tenir pour certain qu'elle ne s'éleva pas sans peine à son incomparable sainteté.

Dieu ne nous a pas préservés de la faute originelle, comme la Mère du Verbe Incarné ; mais il l'a effacée dans nos âmes au jour de

notre baptême. Lorsque nous avons le malheur de l'offenser, il pardonne à notre repentir et nous rend son amitié dans le sacrement de Pénitence.

A l'exemple de Marie nous devons faire fructifier ces dons du ciel.

Si vous voulez progresser dans la vie intérieure, imitez ce double mouvement, que nous avons admiré dans l'âme de Notre-Dame.

Commencez par vous mépriser vous-même. Si Dieu a permis que vous tombiez en quelque faute grave, sachez profiter de cette humiliation; n'oubliez jamais votre misère puisque vous l'avez constatée d'une manière terrible. Si le Père céleste vous a préservé du péché mortel, soyez plus humble encore. Saint François de Borgia se mettait au-dessous de Satan; sans le secours de la grâce il se croyait capable de tous les crimes.

Puis accomplissez fidèlement vos devoirs d'état parce que telle est la volonté adorable de Dieu.

Voilà en deux mots le secret de la sainteté. En dehors de cette voie vous ne trouveriez que dangers et illusion.

*
**

La seconde sanctification de Marie dura plusieurs mois, depuis l'Annonciation jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur dans l'étable de Bethléem. Par son union si intime et si prolongée avec sa Mère, Jésus opérait en elle des merveilles de grâce, plus ineffables que les précédentes.

Comment aurait-il pu en être autrement?

Nous savons par les Evangiles que la présence du Sauveur agissait avec une efficacité souveraine. Il s'échappait de sa personne une vertu surnaturelle, qui guérissait les infirmes et transformait les âmes. *Virtus de illo exibat et sanabat omnes* [1].

Une pauvre femme, malade depuis longtemps, se dit : « Si je parviens à toucher la frange de son vêtement, mon mal disparaîtra sans retard. » Elle se faufile avec mille précautions à travers la foule qui entoure le Maître. Lorsqu'enfin elle se trouve près de

1. Luc, VI, 19.

lui, silencieusement, d'une main discrète elle effleure le bord de son manteau. Aussitôt elle est guérie.

Marie-Magdeleine, la pécheresse, se prosterne aux pieds du Sauveur; elle les couvre de baisers; elle les inonde de ses larmes. Voici qu'à ce contact divin, le torrent de ses iniquités est emporté par le torrent plus impétueux de la Miséricorde divine.

Cette efficacité, que possédait la présence de Notre-Seigneur, n'agissait pas sur tous de la même manière. Beaucoup frôlèrent Jésus pendant sa vie mortelle et la grâce ne toucha pas leurs cœurs : c'est qu'ils méconnaissaient le Maître; ils n'avaient pas la foi. Chez les autres la présence divine agissait selon le degré de leurs dispositions intérieures.

Avec quelle plénitude cette influence du Christ devait-elle s'exercer dans l'âme de Notre-Dame! Dans cette conscience resplendissante elle ne trouvait aucun obstacle à son action mystérieuse. Le cœur de l'Immaculée, c'était une pureté sans tache, une foi sans hésitation, une confiance inébranlable, un amour presque sans limites. Pendant ces neuf

mois un océan de grâces inonda la Sainte Vierge.

Jésus veut aussi descendre dans votre cœur pour y opérer l'œuvre de votre sanctification.

Dans l'Eucharistie il vous apporte sa vie infinie pour augmenter en vous la grâce sanctifiante. Il vous apporte les rayons de son divin Soleil pour faire fleurir en votre âme les vertus surnaturelles. Il vous apporte son Sang précieux, pour que cette rosée bienfaisante éteigne dans vos corps le feu de la concupiscence. L'Eucharistie est *le pain des Anges, le vin qui fait germer les vierges.*

La présence réelle du Sauveur dans son sacrement est tout aussi efficace que sa présence visible d'autrefois. Jésus n'a rien perdu de sa puissance et de son amour en remontant dans les cieux. Comment se fait-il donc que vous retiriez peut-être si peu de fruit de vos communions? C'est que vous mettez un obstacle à l'action divine.

Quel est cet obstacle? — Vous êtes trop croyant pour recevoir la Sainte Eucharistie dans de mauvaises dispositions. Ce n'est donc

pas le péché qui contrarie en vous l'action sacramentelle.

Cet obstacle, c'est le manque de confiance. Vous ne réfléchissez pas assez à la visite ineffable que vous recevez; vous ne priez pas Notre-Seigneur avec cette foi brûlante, avec cette exigeance saintement impérieuse, qui touche victorieusement son Cœur. Dans ces minutes si précieuses de l'action de grâces, déroulez sous ses yeux le chapelet de vos misères; passez-les toutes en revue sans en oublier aucune. Dites-lui : « Je crois fermement que sur cette pourriture vous pouvez faire germer vos vertus. Je vous le demande, j'ose l'exiger au nom de vos promesses : transformez mon âme. Je ne cesserai de crier vers vous, tant que vous n'aurez pas accompli ce miracle de bonté. »

Il vous répondra sans doute ce qu'il répondait jadis : « Qu'il te soit fait selon ta confiance[1]. » — Si votre confiance est petite, vous obtiendrez peu; si votre confiance est grande, vous obtiendrez beaucoup.

1. « *Sicut credidisti, fiat tibi* » (Matth., VIII, 13).

*
**

Votre foi sommeille peut-être ; peut-être de secrètes angoisses vous étreignent. Demandez à la Sainte Vierge de vous inspirer une confiance inconfusible en Jésus, réellement présent dans l'Eucharistie.

Demandez-lui cette faveur au nom de son amour maternel, au nom de la dernière parole que son Fils agonisant lui adressa de la Croix.

Quelles que soient vos faiblesses, quelles que soient vos peines, abandonnez-vous les yeux fermés au Dieu qui vous aime au point de se cacher pour vous dans la petite hostie.

CHAPITRE IX

Notre-Seigneur retrouvé au Temple

Le cruel Hérode venait de mourir. L'Ange du Seigneur prévint aussitôt Joseph que la vie de l'Enfant divin ne courait plus de danger. La Sainte Famille quitta l'Egypte et retourna en Galilée.

Quand au terme de ce long et périlleux voyage Marie, qui portait Jésus dans ses bras, vit paraître à l'horizon les maisons de Nazareth, une douce émotion dut envahir son âme. Dans sa modeste demeure elle allait retrouver de chers souvenirs.

Elle devait y goûter pendant une trentaine d'années un ineffable bonheur. Elle y assista aux progrès si touchants du Verbe Incarné. La nature humaine de Notre-Seigneur se

développa normalement selon les lois ordinaires, qui régissent notre nature. Mais sa Sainteté sans limites, sa Science divine ne pouvaient pas grandir : l'Infini demeure immuable par la plénitude de sa perfection. Cependant Jésus voulut ne manifester que par degrés les trésors de son éternelle Sagesse. Marie contemplait avec ravissement les transformations successives de son Fils bien-aimé et chaque jour elle comprenait plus profondément son enivrante Beauté.

Une ombre de douleur obscurcit pourtant ces années d'intime félicité. Le glaive mystérieux prédit par Siméon frappa une première fois l'âme de l'Immaculée; il s'y enfonça jusqu'au plus intime de son être. Marie souffrit alors un cruel martyre, le plus horrible de toute sa vie après le drame du Calvaire : elle perdit l'Enfant Jésus.

*
**

Marie et Joseph se rendaient chaque année à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque. Lorsque le Sauveur eut atteint l'âge de douze ans, ses parents le menèrent avec eux dans

la Ville sainte, c'était l'âge où l'Israélite devenait *fils de la Loi* et devait participer aux cérémonies du culte.

Ces grandes solennités s'étaient déroulées avec leur habituelle splendeur. L'heure du départ avait sonné. Les pèlerins de la Galilée, que trois journées de marche séparaient de leur pays, se réunissaient par petits groupes au gré de chacun. Ces groupes, qui s'échelonnaient le long de la route, se retrouvaient le soir au gîte où l'on devait passer la nuit. La Sainte Vierge et Saint Joseph ne voyant pas l'Enfant avec eux ne s'inquiétèrent pas : ils pensèrent que Jésus avait rejoint quelques voyageurs de leur connaissance.

Ils firent une journée de marche sans se préoccuper de rien. Quand, la nuit tombée, on s'arrêta à la première étape, ils s'étonnèrent de ne pas voir revenir le divin Enfant. « *Ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs amis* [1]. » A chaque groupe inutilement interrogé grandissait leur angoisse. Bientôt

1. « *Requirebant eum inter cognatos et notos* » (Luc, II, 44).

ils eurent parcouru tout le campement : Jésus n'était plus avec eux.

Quelle douleur bouleversa l'âme de Marie! Il faudrait pour comprendre l'immensité de sa souffrance comprendre aussi l'immensité de son amour pour cet Enfant, qui était à la fois son Fils et son Dieu. Jésus avait pris entièrement son cœur virginal : Jésus toute sa joie, toute sa raison d'être, toute sa vie. Voilà que subitement elle le perdait.

L'incertitude, où elle se trouvait, rendait plus cruelle son affreuse douleur. Elle savait assurément que Notre-Seigneur était le Verbe Incarné; cela ne l'empêchait pas de craindre pour lui.

Ne l'avait-elle pas vu souffrir du froid, de la faim, de la fatigue, comme les autres enfants? Peut-être lui était-il arrivé quelque accident.

Ne l'avait-elle pas vu poursuivi par la rage meurtrière d'Hérode? Peut-être d'autres ennemis en voulaient à sa vie précieuse.

N'avait-elle pas médité souvent ces pages de l'Ecriture, où le prophète Isaïe annonce les

souffrances du Messie? Elle ignorait quand et comment s'accomplirait la sublime immolation : serait-ce déjà l'heure du grand martyre?

Son âme s'engloutissait dans un océan d'amertume.

Pendant ces heures tragiques, Notre-Dame pratiqua les plus hautes vertus. Elle qui était la plus sainte des créatures; elle qui par un privilège exceptionnel fut préservée pendant sa vie de toute imperfection même la plus légère, elle examina sa conscience. Elle craignait, disent de pieux auteurs, de s'être rendue coupable de quelque négligence. Pénétrée du sentiment de sa petitesse, elle s'estimait indigne de veiller sur le Sauveur.

A ces effusions d'humilité elle joignit la prière et l'action. La nuit, qui était tombée, lui rendait toute recherche impossible; elle passa cette nuit à implorer la pitié du Père céleste. Dès le lever de l'aurore elle refit en sens inverse avec Saint Joseph la route qu'elle avait parcourue la veille. Ils mar-

chaient tous deux accablés de tristesse, regardant sans doute à chaque tournant du chemin s'ils n'allaient pas voir l'Enfant accourant et se hâtant pour les rejoindre.

Il nous arrive parfois, dans nos vies intérieures, de perdre Jésus.

Je ne veux pas parler du péché, qui chasse outrageusement de nos âmes l'Ami divin. Il est des heures où, sans que nous l'ayons offensé gravement, Notre-Seigneur se cache; il semble nous fuir, nous abandonner.

La facilité, avec laquelle nous remplissions nos devoirs, disparaît comme par enchantement; la joie de nos cœurs se flétrit; nous ne sentons en nous que peine et dégoût. L'épreuve se fait même quelquefois plus profonde et plus douloureuse. La justice d'en-haut nous épouvante. Le doute, un doute horrible nous étreint. Dieu nous a-t-il pardonné nos offenses? De son paradis, si lointain, pense-t-il à notre petitesse? A-t-il pitié de notre misère? Qu'allons-nous devenir, privés de tout secours et de toute joie?

Dans ces moments douloureux imitons la Vierge Immaculée. Il faut nous humilier plus profondément devant le Seigneur ; il faut surtout continuer notre prière malgré l'aridité et les ténèbres de l'âme.

Tandis que Marie s'enfonçait dans l'abîme de sa douleur, croyez-vous que l'Enfant Jésus avait cessé de l'aimer? — Son Cœur divin la suivait avec une tendre compassion ; il prenait en pitié son immense détresse. Invisiblement présent, il se tenait près d'elle et la soutenait par sa grâce toute-puissante. Mais il la laissait souffrir pour donner au monde une grande leçon de détachement et d'obéissance aux volontés du ciel.

Même quand il semble se retirer de nous, le Bon Maître ne cesse de nous aimer. Nous n'avons qu'à nous laisser conduire, les yeux fermés, avec une entière confiance. « Quand vous me mèneriez parmi les ombres de la mort, je ne craindrais rien, ô mon Dieu, chantait le Psalmiste. Bien que je ne sente plus votre présence, je crois, je sais que vous êtes avec moi. » *Etsi ambulavero in medio umbræ*

mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es [1].

*
**

Dès que le jour parut, Marie et Joseph retournèrent dans la Ville Sainte. L'Enfant divin ne se montrait pas. De nouveau la nuit tomba; cette nuit à Jérusalem fut plus atroce que la précédente, car de nouvelles espérances avaient été déçues.

Au matin du troisième jour les parents du Sauveur entrèrent dans le Temple. Une foule attentive entourait curieusement les Maîtres d'Israël, qui donnaient leur enseignement sous les portiques. Au milieu des Docteurs se tenait Jésus; il leur posait des questions et il écoutait leurs réponses. Une sagesse si profonde éclatait dans ses paroles, que ces savants personnages l'interrogeaient à leur tour; et sa doctrine céleste les ravissait d'admiration.

A cette vue Marie et Joseph furent frappés d'étonnement. Cependant l'Enfant les aper-

1. Psalm., XXII, 4.

çut; avec une grâce charmante il se précipita dans les bras de sa Mère et la couvrit de ses caresses.

Ce n'est pas sans mystère que Notre-Seigneur se laissa retrouver au Temple. Si vous voulez vivre avec le Sauveur dans une intimité profonde, cherchez-le où il a coutume de se communiquer aux âmes : dans le recueillement de la prière.

Tandis que la Vierge Immaculée pressait passionnément contre son cœur ce Fils, qu'elle avait pleuré avec tant d'amertume, elle se pencha doucement vers son oreille. « Mon Enfant, lui murmura-t-elle tendrement, pourquoi avez-vous agi de la sorte? Votre père et moi nous étions plongés dans l'inquiétude. » *Dolentes quærebamus te* [1].

Admirez avec quelle confiance Marie parle à Jésus.

C'est avec cette sainte familiarité que lui parlaient ses grands serviteurs. Sainte Thérèse lui disait, un jour d'épreuve : « Si vous

1. Luc, II, 48.

traitez ainsi vos amis, je ne m'étonne pas que vous en ayez si peu. »

C'est avec cette sainte familiarité que vous devez lui parler, vous aussi. Exposez-lui vos peines, vos angoisses; osez même parfois vous plaindre très respectueusement de ses rigueurs.

Il vous répondra comme à sa Mère : « Ne sais-tu pas que je dois accomplir l'œuvre de mon Père? » Il ajoutera : « Tandis que je me cachais, j'accomplissais dans ton âme le travail de ma miséricorde. Je lui faisais comprendre le peu qu'elle vaut sans moi. Je lui inspirais un désir plus ardent de ma présence. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice éternelle, parce qu'ils seront rassasiés. »

*
**

Nous l'avons vu dans une de nos précédentes méditations, il serait imprudent de demander à Dieu la souffrance. Contentons-nous humblement d'accepter avec résignation les épreuves que la Providence nous envoie.

Mais quand le Maître fait peser plus lourdement sur vos épaules le fardeau de la Croix, appelez à votre secours la Vierge douloureuse. Elle vous aidera dans vos peines ; elle vous rendra la sérénité, et vous sentirez qu'elle est vraiment, comme le chante l'Eglise, *la Mère de la douce espérance et de la sainte joie*.

CHAPITRE X

La Compassion de la Sainte Vierge

Quelque temps après la naissance de son Fils, Marie vint à Jérusalem avec Saint Joseph pour présenter à Dieu son Enfant nouveau-né. Parmi la foule qui envahissait les portiques du Temple, nul ne fit attention à ce pauvre ménage. Le Verbe Incarné venait parmi les siens et les siens ne le reconnaissaient pas.

Seuls, avertis par une inspiration céleste, Anne et Siméon adorèrent le Sauveur.

Le vieillard prit entre ses bras l'Enfant Dieu et dans l'extase de sa reconnaissance il chanta son « *Nunc dimittis* ». Puis inondé d'une lumière prophétique il aperçut dans

l'avenir des heures sinistres, et secouant tristement la tête : « Pauvre femme, dit-il, un glaive de douleur transpercera votre âme [1]. »

Et la Vierge partit, radieuse de jeunesse et de bonheur, serrant amoureusement contre sa poitrine son Trésor endormi.

A Nazareth elle vécut longtemps avec son Fils dans une intimité délicieuse. Il fallut pourtant se séparer enfin. Marie assistait parfois aux discours que prononçait Jésus ; les cris d'admiration que cette sagesse surnaturelle arrachait aux foules, éveillaient dans son cœur maternel de longs échos d'amour. Ce furent, pendant plus de trente ans, des jours de joies ineffables.

Voici maintenant l'heure tragique, où se réalise la terrible prophétie du vieillard Siméon. La Croix se détache sur un ciel chargé de nuages, où l'on sent suspendues les menaces de l'Eternel. Un silence effrayant plane sur la ville déicide. Jésus expire.

1. « *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* » (Luc, II, 35).

Au pied du gibet où l'on a cloué la grande Victime, immobile, muette, les yeux fixés sur le Dieu qui meurt, Marie se tient debout. Son âme s'abîme dans une douleur sans fond.

Quelle intelligence créée pourrait sonder parfaitement cette souffrance? Ce sont des mystères qui déroutent nos faibles esprits. Nous essaierons pourtant d'étudier le martyre de celle qui est tout à la fois la Mère du Sauveur et notre Mère.

*
**

L'épreuve nous atteint de mille manières. Elle peut nous frapper dans nos biens matériels. C'est pénible, j'en conviens; mais nous ne sommes pas touchés dans notre personne. « Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

L'épreuve peut nous frapper dans nos corps. Le mal devient plus grave : la chair frémit, la sensibilité s'émeut. Mais l'intelligence peut garder sa sérénité. « Une grande âme reste maîtresse du corps qu'elle anime. »

L'épreuve peut nous frapper dans nos esprits. Le doute, le découragement, la jalousie, le désespoir assombrissent une existence

et peuvent la rendre insupportable. Ils conduisent des êtres faibles à la langueur, à l'idée fixe, à la folie. Mais ce ne sont pas encore là les grandes douleurs.

L'épreuve peut nous frapper dans des fibres plus profondes. Les grandes douleurs jaillissent du cœur; elles viennent d'un amour déchiré. Alors nous sommes atteints au plus intime de nous-mêmes. Si quelque forte réaction ne vient pas nous sauver, cet amour, qui nous avait emportés dans le paradis des rêves, nous précipite dans la tombe. L'amour brisé nous tue.

Marie ne souffrit que par son amour; aussi son martyre dépasse en horreur le martyre du sang.

Quelle fut l'intensité de sa douleur? Il faudrait, pour le comprendre, comprendre également l'intensité de son amour. Cet amour immense ne peut se comparer à nos chétives tendresses. Nos cœurs sont étroits et son âme était vaste : Dieu en avait fait le chef-d'œuvre de sa création. Nous sommes arrêtés dans nos élans d'affection les plus purs par le fond

d'égoïsme que nous portons en nous; Marie s'était donnée à son Fils sans retour sur elle-même, parce que la faute originelle n'avait pas rétréci son cœur immaculé.

Elle aimait Jésus, parce qu'il était son Fils. Elle l'avait porté; elle l'avait nourri; elle l'avait entendu balbutier ses premières paroles et son âme s'était fondue de tendresse quand pour la première fois il l'avait appelée *sa Mère*. Elle avait assisté à ses progrès graduels. Sous ses yeux émerveillés l'enfant était devenu l'adolescent au regard profond, l'homme dont la beauté divine ravissait.

Ce Fils paré de toutes les perfections ne lui avait procuré que des joies. Il lui avait révélé les trésors de son âme; il avait accompli à sa prière son premier miracle; il lui avait donné son amour filial et son obéissance.

Marie aimait encore Jésus parce qu'il était son Dieu.

Arrivé à une certaine perfection, l'amour de Dieu est plus fort que l'amour maternel. Lorsque Sainte Jeanne de Chantal quitta sa

maison pour se faire religieuse, son fils se coucha sur le seuil de la porte afin qu'elle ne pût pas sortir. A cette vue la malheureuse fut bouleversée par la douleur. Elle s'arrêta un instant; puis rassemblant avec un courage surhumain ses forces défaillantes, héroïquement elle passa sur le corps de son enfant.

Rien de semblable en Marie. Chez elle l'amour maternel se multipliait par l'amour divin; cette arithmétique mystérieuse produisait un amour presque sans limites.

Or ce Fils qu'elle aime tant, endure devant elle le plus ignominieux, le plus inique, le plus cruel des supplices.

Elle le voit souffrir dans son corps. Elle suit pas à pas le lugubre cortège, qui monte au Calvaire. Elle assiste à l'horrible scène du crucifiement. Elle entend les lourds marteaux qui enfoncent les clous dans les pieds et les mains adorables de son Enfant. Elle aperçoit sa Chair qui tombe en lambeaux, son Sang précieux qui coule à flots. Lorsque l'infâme gibet se dresse entre le ciel et la terre, elle suit sur la Sainte Face les progrès de l'agonie.

Marie voit souffrir Jésus dans son honneur. On le conduit à la mort entre deux voleurs. La valetaille du grand prêtre bafoue sa bienfaisance, sa sainteté, sa divinité. Les soldats ricanent : « Descends de là et nous croirons en toi. »

Elle le voit souffrir dans son âme, dont elle connaissait les joies béatifiques. Une immense détresse l'envahit, quand elle l'entend pousser son gémissement plaintif : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? [1] »

L'Ecriture raconte que lorsque la malheureuse Agar, sans ressources dans le désert, vit défaillir son fils, elle le porta près d'un taillis. Puis elle s'enfuit comme une folle et dans son désespoir elle criait : « Je ne verrai pas de mes yeux mourir mon enfant. » — Marie n'abandonne pas une minute son Fils agonisant; elle ne perd pas de vue une seule de ses souffrances. Lorsque Jésus meurt, elle est là.

1. Matth., xxvii, 46.

L'amour produit un phénomène, que les philosophes du Moyen-Age appelaient *l'extase*. Il prend, pour ainsi dire, le cœur de la personne qui aime et le met à la place du cœur de la personne aimée. C'est bien ce qui se passait pour Marie. Toutes les douleurs de son Fils retentissaient en elle et lorsque la lance du soldat ouvrit le Cœur du Sauveur, elle transperça du même coup l'âme de la Vierge Mère. La parole du vieillard Siméon venait de s'accomplir.

« *O vous tous qui passez par le chemin*, lui fait dire le Prophète, *regardez et voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur* [1]. »

Quand l'épreuve nous atteint, nous gémissons. Le murmure monte à nos lèvres ; nous sommes tentés d'accuser Dieu d'injustice et nous nous demandons avec amertume : « Pourquoi cette souffrance? »

A ces heures où le problème de la douleur se pose devant nos esprits avec une actualité

1. Thren., I, 12.

poignante, réfléchissons au grand drame du Calvaire.

Le Père n'aimait-il pas son Fils unique, qu'il avait engendré de toute éternité, comme un foyer lumineux engendre le rayon de lumière? Il avait par deux fois, au baptême de Jésus et au Thabor, fait entendre sa voix : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Dieu n'aimait-il pas la Vierge très pure, qu'il avait donnée pour Mère à son Christ? Il l'avait préservée de la faute originelle; il l'avait ornée des plus belles vertus.

Pourtant il ne trouva pas de présent plus riche à leur faire que la souffrance.

La souffrance est la grande rédemptrice. C'est par elle que le Maître a racheté le monde. C'est par elle que Marie est devenue la dispensatrice souveraine des grâces, méritées par le Sang de Jésus-Christ.

Dieu nous envoie la souffrance pour nous purifier et nous sauver. Dans sa bonté miséricordieuse il nous permet d'employer ce don précieux, non seulement pour notre bien per-

sonnel, mais encore en faveur de ceux qui nous sont chers.

Pauvres âmes qui souffrez, n'arrêtez pas vos larmes, mais rappelez-vous que ces pleurs ont une valeur très grande et qu'ils peuvent se changer en rosée de bénédiction. N'avez-vous pas des fautes à expier? N'avez-vous pas des âmes aimées, dont le sort éternel vous inquiète? N'avez-vous pas des morts, qui souffrent peut-être au purgatoire? Acceptez vos peines avec résignation, avec reconnaissance, avec amour. Présentez vos larmes au Cœur agonisant de Jésus; il vous associera de loin, mais efficacement quand même, à son œuvre de salut.

*
**

Notre Père céleste a eu pitié de notre faiblesse; il a voulu que notre douleur trouvât dans son excès même un adoucissement. Quand la souffrance atteint une certaine acuité, les pleurs jaillissent de nos yeux; il

se produit une crise, pendant laquelle la conscience de notre malheur s'amoindrit.

Au Calvaire Dieu n'a pas accordé ce soulagement à la Reine des martyrs. Sans larmes, sans évanouissement, sans défaillance de l'esprit ni du corps, tant que dura le supplice de son Fils, Marie resta debout au pied de la Croix.

Quelle force la soutint dans son horrible torture?

Elle croyait de toute son âme au prix infini du Sacrifice, que la Justice d'en-haut attendait depuis des siècles et dont elle était un peu, elle aussi, la victime. Dans sa liturgie l'Eglise nous la montre fixant sur le Crucifié ses regards désolés : « Lorsque vous fixiez sur Lui vos regards chargés d'amour, chante-t-elle dans son office, vous contempliez moins la lividité sinistre de ses blessures que l'œuvre triomphale de la Rédemption. » *Non tam vulnerum livorem quam mundi salutem.* Elle voyait se réaliser dans l'avenir la parole du Christ : « Lorsque je serai élevé sur l'autel de ma Croix, j'attirerai le monde par la

séduction de mon amour [1]. » Pour nous obtenir cet amour divin, qui doit embellir et fortifier nos vies, dans toute la plénitude de son héroïque volonté, elle acceptait sa douleur.

Regardez attentivement la scène, qui se déroule sur le Golgotha. De son gibet Jésus agonisant penche vers vous sa tête couronnée d'épines. De ses yeux ensanglantés, que déjà fuit la lumière, il vous montre la Vierge qui répand pour vous le sang de son cœur immaculé; et de sa voix mourante il vous dit : « Voici ta Mère. » *Ecce Mater tua* [2].

Une autre pensée soutenait Marie sur le Calvaire. Elle connaissait le plan grandiose de la Providence. Après l'humiliation, le triomphe; après la mort, la résurrection. Jésus, qui expirait devant elle, la presserait de nouveau entre ses bras dans l'allégresse de la victoire. Après le vendredi saint elle attendait

1. « *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* » (Joan., XII, 32).

2. Joan., XIX, 27.

le jour de Pâque. Elle savait que la Croix se dresserait, un jour, aux yeux des hommes dans une apothéose de gloire.

Nous blasphémons parfois la souffrance. Sa face hideuse nous terrifie ; nous la fuyons avec épouvante comme un mystère de mort. Elle est pourtant un mystère de vie.

Voici la grande loi qui régit la terre : la vie ne se donne ici-bas que par la souffrance. C'est dans la souffrance que nous arrivons en ce monde. C'est dans la souffrance que les artistes de génie trouvent l'inspiration créatrice. C'est dans la souffrance que les grandes œuvres naissent et se développent. La souffrance ne traverse nos pauvres existences que comme messagère de la joie.

Lorsqu'elle nous frappe, confiance ! Jetons vers le ciel un regard illuminé par l'espoir. Malgré la douleur qui nous meurtrit, sachons attendre avec patience la vie débordante qu'elle nous promet.

Elle perfectionne nos qualités naturelles. Elle trempe nos caractères. Elle mûrit nos intelligences. Elle augmente nos puissances

d'affection ; elle donne à nos cœurs cette générosité, qui aime jusqu'au sacrifice.

Elle augmente surtout dans nos âmes la grâce sanctifiante, quand nous la portons saintement. Elle nous prépare, après les jours bien courts de notre pèlerinage terrestre, la vie bienheureuse de l'éternité.

*
**

Cette loi vivifiante de la douleur s'applique encore aux sociétés.

Comme la Vierge Marie la France a connu son Calvaire. Pendant plus de quatre ans elle a vu souffrir ses enfants. Elle les suivait avec anxiété dans leur vie périlleuse des tranchées. Lorsqu'ils tombaient par milliers sur les champs de bataille, elle les recevait dans les plis de son drapeau. Pendant ces longues années, sans plainte, sans défaillance, elle est restée debout au pied de sa croix.

Elle attendait le moment du triomphe. Son espérance n'a pas été vaine : l'heure de la victoire a sonné enfin pour nous.

Cela ne suffit pas : il faut que le mystère de vie s'accomplisse plus entièrement. Nous attendons que ressuscite l'âme vibrante et catholique de la Patrie. La France est trop belle pour être seulement le soldat d'un idéal humain ; il faut qu'elle redevienne le soldat de Dieu. Elle a trouvé jadis dans le baptistère de Reims la force de sa jeunesse ; c'est aux pieds du Christ qu'elle trouvera dans sa maturité la plénitude de son bonheur et de sa gloire.

En affirmant hautement notre volonté de rester catholiques, nous contribuerons puissamment à cette œuvre de résurrection. Mais à nos efforts personnels joignons la prière. Montrons à la Reine des martyrs le martyre qu'a subi notre pays ; demandons à notre Mère du ciel de faire régner son divin Fils dans le cœur de cette autre mère de nos âmes, qu'est la Patrie.

*
**

Puissent les grandes leçons, que nous donne la Vierge douloureuse, se graver dans votre esprit et transformer votre existence.

Quand l'épreuve s'abattra sur vous, plus de doutes, plus de découragements, plus de murmures. Vous avez appris au pied de la Croix le prix de la douleur.

Recevez avec amour le don de Dieu. Faites-le fructifier par votre résignation : de sa semence amère sortira une tige, où s'épanouira dans la sérénité la fleur de la vie.

A l'heure de la souffrance, courage! Gravissez fermement les pentes du Calvaire, si vous voulez goûter, un jour, les allégresses de l'éternelle Pâque.

CHAPITRE XI

La Mort et l'Assomption de Marie

Jésus glorieusement ressuscité était monté sur la colline des Oliviers, où quelques semaines plus tôt il avait prié dans l'agonie et dans le sang. Il avait béni une dernière fois les siens et il s'était élevé dans les airs par sa propre puissance.

Depuis longtemps une nuée lumineuse l'avait dérobé aux regards de sa Mère et de ses disciples. Mais eux, les yeux fixés sur le ciel féerique de l'Orient, ils cherchaient encore à percer les profondeurs diaphanes de l'azur. Le triomphe du Maître emplissait leurs âmes d'allégresse. Une mélancolie paisible se mêlait pourtant à leur joie : le Christ en s'en allant avait emporté avec Lui leurs cœurs.

Deux Anges vêtus de blanc vinrent les rappeler aux réalités de la vie. La Vierge et les disciples retournèrent ensemble au Cénacle.

Marie devait passer encore plusieurs années sur cette terre, où elle avait goûté dans sa longue intimité avec son Fils des joies ineffables. Privée désormais de sa présence visible, elle devait remplir auprès de l'Eglise naissante le rôle de Mère, que lui avait confié le Sauveur.

La séparation lui pesait lourdement; elle puisait un soulagement à sa tristesse dans la Communion quotidienne. Au rapport de la Tradition, elle recevait de l'Apôtre Saint Jean l'adorable Eucharistie. Sa foi très vive lui faisait retrouver sous les apparences du pain ce Corps qu'elle avait formé, qu'elle avait nourri, qu'elle avait vu souffrir et mourir pour nous. Mais elle avait hâte de revoir face à face ce Fils, qu'elle aimait tant.

Plus se prolongeait son exil, plus s'augmentait l'ardeur de ses désirs. Enfin sonna l'heure bienheureuse, où le Maître vint la chercher Lui-même et la couronner dans les cieux.

*
**

La Vierge Immaculée mourut.

Lorsqu'on réfléchit attentivement aux privilèges de cette Reine incomparable, on se demande avec étonnement pourquoi le Très-Haut la fit mourir. La loi, qui condamnait l'humanité coupable au plus terrible des châtiments temporels, ne pouvait pas l'atteindre, puisqu'elle avait été conçue sans péché. D'autre part ce corps virginal, qui avait porté de longs mois la Vie éternelle, n'aurait-il pas dû puiser dans ce contact divin une radieuse immortalité? Ces considérations frappaient si vivement l'un des plus illustres Docteurs de l'Orient, Saint Epiphane, qu'il écrivit dans un de ses ouvrages : « Marie expira-t-elle réellement; ou bien fut-elle seulement transformée en un instant à l'image de son Fils ressuscité? C'est un de ces problèmes que je n'oserais pas résoudre par mes seules lumières [1]. »

1. Saint Epiphane, *Contre les Hérétiques*, livre III, n. 78.

L'enseignement traditionnel de l'Eglise ne nous laisse aucun doute sur ce point. Notre-Dame mourut véritablement.

Il convenait d'ailleurs qu'il en fût ainsi. Le Sauveur nous a montré la route, que nous devons tous parcourir à sa suite. Marie la plus glorieuse des pures créatures n'était pas plus grande que Jésus : il fallait que comme Lui elle remît son âme entre les mains du Père et qu'elle rendît son dernier soupir. Dieu voulait aussi, par amour pour nous, qu'elle nous adoucît par son exemple les angoisses de ce terrible passage.

Si la mort de l'Immaculée fut réelle, elle fut consolante et paisible ; elle ressembla au sommeil tranquille d'un enfant qui s'endort dans son berceau.

Il ne devait pas en être autrement. Aucune crainte ne pouvait troubler la conscience radieuse de Marie : son âme, toute blanche dès le premier instant, n'avait jamais été ternie par la plus légère imperfection. Aucune séparation terrestre ne pouvait briser son cœur : Jésus, son seul Amour, l'attendait

au delà du tombeau ; c'était pour elle la joie suprême que d'aller enfin le rejoindre. Aucune souffrance ne tortura son corps : elle avait enduré au pied de la Croix un martyre assez cruel pour que son Fils lui épargnât les transes de l'agonie. C'est une chose digne de remarque que Notre-Seigneur a consolé délicieusement les derniers instants de ceux qui l'assistèrent sur le Golgotha : Saint Jean, le seul Apôtre qui l'ait suivi au Calvaire, est aussi le seul qui ne termina pas sa vie par le martyre sanglant.

La pensée de la mort nous terrifie. Le souvenir de nos fautes nous épouvante : comment nous accueillera ce Juge redoutable, que nous avons si souvent et si gravement offensé? La perspective des séparations suprêmes nous déchire : il faudra quitter ces cœurs aimés, que tant de liens attachent étroitement à nos cœurs. Et nous tremblons en songeant à cette mort affreuse, qui viendra nous surprendre, un jour, et nous terrasser.

Si notre foi était plus grande, nous trouverions dans les dogmes de notre Religion des consolations précieuses.

Nous avons péché fréquemment, c'est vrai. Mais Notre-Seigneur n'est-il pas descendu sur la terre pour les pécheurs? *Venit Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* [1]. N'a-t-il pas accueilli avec une immense pitié et une tendresse infinie les âmes coupables? N'a-t-il pas pardonné aux larmes de Magdeleine? N'a-t-il pas protégé et converti cette malheureuse, que les Juifs avaient surprise dans l'acte même de sa faute? Bien plus encore : il se lance à la poursuite de la brebis récalcitrante et il ne se repose qu'après l'avoir ramenée au bercail sur ses épaules, sa tête endolorie chaudement appuyée sur son Cœur adorable.

La mort nous sépare, mais pour un seul moment. Elle ne brise pas à jamais les liens, qui se sont noués sous le regard de Dieu. Ne récitez-vous pas chaque jour ces paroles, qui jetaient Sainte Thérèse dans des transports de reconnaissance : « *Je crois à la communion des Saints; je crois à la résurrection de la chair; je crois à la vie éternelle.* »

1. Luc, XIX, 10.

Possédant des certitudes aussi absolues, comment un chrétien craindrait-il la mort? Si ces vérités ne vous imprègnent pas de paix, suppliez la Sainte Vierge de vous éclairer. Elle vous fera comprendre un peu moins mal la Miséricorde de son Fils et les espérances de l'au-delà.

*
**

Quel moyen Dieu employa-t-il pour rappeler à Lui Notre-Dame?

Son Immaculée Conception la mettait à l'abri de ces infirmités humiliantes, qui accablent notre misère : elle ne pouvait connaître ni la décrépitude de la vieillesse ni les lésions organiques de la maladie.

Sa vie n'avait été qu'une suite ininterrompue de prodiges. C'est par un miracle qu'elle avait échappé à la souillure originelle. C'est par un miracle qu'elle avait conçu le Verbe Incarné. C'est par un miracle qu'elle avait pu supporter les joies de la maternité divine. C'est par un miracle qu'elle n'avait pas succombé à son martyre.

Pour la laisser mourir Dieu n'avait qu'à suspendre le miracle qui la retenait sur la terre. L'amour de son Fils qui la dévorait, le désir de le rejoindre qui la consumait, minaient ses forces ; il fallait qu'une vertu toute puissante la soutînt. Quand le moment fut venu pour elle de recevoir l'éternelle récompense, le Très-Haut n'eut qu'à supprimer cette vertu mystérieuse. Alors l'ardeur de son immense charité terrassa la Vierge toute pure et son âme royale s'envola vers les cieux sur les ailes de son amour.

L'histoire ne nous a pas rapporté les circonstances et la date de ce bienheureux trépas. Des traditions vénérables nous donnent cependant certains détails, qui sans engager notre foi touchent notre piété.

L'Ange Gabriel, qui l'avait saluée *pleine de grâce*, la visita de nouveau et lui annonça la nouvelle de son prochain départ. Une joie merveilleuse inonda l'âme de Marie.

Dès lors ses forces déclinèrent rapidement. Les Apôtres, que des circonstances providentielles avaient réunis à Jérusalem, entouraient

la couche, où languissait leur Mère. Elle les bénit avec toute sa tendresse et leur promit d'exaucer toujours les prières de ses enfants sur la terre.

Puis elle leva les yeux au ciel. Jésus rayonnant de gloire se penchait vers elle et dans une caresse filiale il emporta son âme dans son royaume éternel.

*
**

Lorsque l'Immaculée eut exhalé son dernier soupir, les Apôtres lui rendirent pieusement les derniers devoirs. Ils l'ensevelirent selon les coutumes juives et la déposèrent dans un tombeau, qui se trouvait, croit-on, dans le voisinage immédiat de Gethsémani.

Les conséquences de la mort ne devaient pas atteindre ce corps qu'avait sanctifié la présence réelle du Verbe Incarné. Comment la corruption aurait-elle osé s'attaquer à cette chair virginale, dont avait voulu naître dans le temps l'Eternelle et Incorruptible Pureté?

Le Dieu fait homme ne tarda pas à ressusciter sa Mère.

Combien de temps le corps de Marie resta-t-il au tombeau? Nous ne savons rien de certain à ce sujet. On pense généralement que, pour rendre Notre-Dame plus conforme à sa divine ressemblance, à l'aube du troisième jour Jésus la ressuscita et la transporta dans les cieux.

Les Pères de l'Eglise ont décrit longuement dans leurs discours l'entrée triomphale de l'Immaculée en Paradis. Ils nous la montrent s'élevant au-dessus des Saints et des Anges, montant toujours plus haut sur des cimes de gloire inaccessibles aux autres créatures. Elle s'arrête devant le trône immortel, que le Sauveur lui a préparé auprès du sien. L'adorable Trinité pose sur son front le diadème de la royauté et la proclame souveraine de l'univers entier. Marie reçoit le trésor des grâces méritées par le Sang rédempteur; elle y puise à pleines mains les dons célestes et son incomparable bonté les distribue au gré de sa miséricorde et de son amour.

Nous avons souvent parlé au cours de cet ouvrage de la puissance, que la Mère du Christ possède dans les cieux. Cher lecteur, il vous faut retirer de ces méditations une certitude absolue : la Sainte Vierge ne refusera jamais d'écouter vos prières. Quand même pour les exaucer devrait-elle accomplir un miracle, si ce miracle était nécessaire à votre salut, elle n'hésiterait pas. Telle est la croyance universelle de l'Eglise. Si vous voulez affermir en vous cette conviction, parcourez les innombrables volumes des Saints et des théologiens.

*
**

Quelques jours après la mort de Marie, raconte une ancienne légende, les Apôtres désolés d'avoir perdu leur Mère voulurent contempler une dernière fois ses restes bénis. Ils allèrent visiter son tombeau ; ils retirèrent la large dalle qui en fermait l'entrée ; ils pénétrèrent dans la grotte sépulcrale. Le corps de l'Immaculée n'était plus là. Sur la pierre où ils l'avaient déposé, ils ne trouvè-

rent que des fleurs fraîchement écloses : un parfum s'en exhalait, dont la suave odeur les réjouit délicieusement et les réconforta.

Cette légende, qui remonte aux premiers siècles du christianisme, ne présente peut-être pas tous les caractères de l'authenticité. Elle possède du moins un double mérite.

Elle atteste la croyance inébranlable de l'Eglise à l'Assomption de la Sainte Vierge.

Elle nous montre sous une forme gracieuse les joies, que nous procure la dévotion à notre Mère du ciel. Gardez précieusement l'amour de Marie dans votre cœur et dans ce cœur, si angoissé parfois, si coupable peut-être, Marie fera s'épanouir des fleurs qui ne se flétriront jamais.

Table des Matières

INTRODUCTION

Marie « notre vie » et « notre douceur ». . . . 7

CHAPITRE I

L'Immaculée Conception 17

CHAPITRE II

La Nativité de la Sainte Vierge. 29

CHAPITRE III

Le Saint Nom de Marie. 41

CHAPITRE IV

La Vie de la Sainte Vierge au Temple. . . . 55

CHAPITRE V

L'Annonciation. 67

CHAPITRE VI

La Maternité divine. 79

CHAPITRE VII

La Visitation. 93

CHAPITRE VIII

La Sanctification de Marie. 105

CHAPITRE IX

Notre-Seigneur retrouvé au Temple. 117

CHAPITRE X

La Compassion de la Sainte Vierge. 129

CHAPITRE XI

La Mort et l'Assomption de Marie. 145

1 693 AVIGNON, IMP. AUBANEL FRÈRES 1927

233.89
L.373
4645
SAINT LAURENT, CASCONDE
AUTHOR
La Vierge Marie
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
DEC 9
STORAGE - CBPL
4645